

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DES TROUS DANS LE CIEL
SUIVI DE
ÉCRITURE. AVEU. RÉPARATION?
PARTIR À LA RENCONTRE DE VIOLETTE LEDUC

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
YAN VILLENEUVE

JUIN 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à ma directrice, Isabelle Miron, qui m'a accompagné tout au long de la rédaction de ce mémoire. Merci pour sa patience, sa disponibilité et sa générosité.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
DES TROUS DANS LE CIEL	1
ÉCRITURE. AVEU. RÉPARATION? PARTIR À LA RENCONTRE DE VIOLETTE LEDUC.	69
Avant-propos.....	70
Prologue.....	71
Le bruit de l’aveu	75
L’aveu éclaté.....	88
L’aveu réparateur?.....	97
Épilogue.....	107
BIBLIOGRAPHIE	110

RÉSUMÉ

Pour écrire les fragments autofictionnels qui composent la première partie de ce mémoire, je me suis laissé porter par la charge émotionnelle découlant de mon enfance meurtrie par l'intimidation subie en milieu scolaire. Inspiré par l'écriture du courant de conscience de Virginia Woolf et des théories du monologue intérieur, j'ai voulu mettre en scène un narrateur qui raconte ses souvenirs au fur et à mesure qu'ils se présentent à son esprit. N'ayant aucun égard quant à la chronologie des souvenirs racontés, la voix narrative vogue du passé au présent de l'écriture; le but étant de faire état des répercussions qu'un traumatisme tel que l'intimidation peut avoir sur une vie.

La deuxième partie de ce mémoire prend la forme d'un récit-dialogue avec l'auteure Violette Leduc et consiste en une réflexion sur des questions ayant trait à l'écriture intime. Outre les enjeux liés au dévoilement de soi, cette réflexion se penche aussi sur le thème de l'émotion retrouvée (ou ravivée) comme moteur de l'écriture et gage de vérité – puisque c'est au cœur même de cette émotion que la part de fiction dans l'écriture de soi puise sa source. Se pose également la question de la forme, celle du fragment, qui est à même de rendre compte d'une mémoire elle aussi morcelée. La réflexion s'achève enfin sur une interrogation : l'écriture de soi est-elle susceptible de pouvoir mener à une réparation, ou à tout le moins, à un apaisement de la souffrance?

Mots clés : intimidation, émotions, aveu, fragments, écriture intime, Violette Leduc.

DES TROUS DANS LE CIEL

*À Sébastien.
À papa.*

*À vous qui m'avez volé mes plus
belles années À vous qui m'avez
volé mes amours d'adolescence À
vous qui avez fait que j'ai tant
pleuré pour ce détail au fond si
banal pourtant J'essaie de croire
que la vie fait bien les choses
Mais cette chose-là, elle l'a ratée
C'est pourquoi je ne peux que
vous regarder sans me dégoûter
de par la bouche Sans me
dégoûter de par le cœur De
m'être senti de trop De m'être
senti de trop Je sais que toute
laide chose se passe Mais en
attendant, j'attends J'attends*
Pierre Lapointe

Enfant, je maudissais mes parents de m'avoir fait, puisqu'ils m'avaient mal fait. Je leur en voulais d'avoir fabriqué un *fif*. Un garçon patenté. Un bidule pas solide, faible et fragile. Un geignard qui ne vaut pas grand-chose. Une cible facile pour les concours de crachats. Mes parents avaient échoué et je ne le supportais pas. J'avais honte pour eux.

Je n'ai jamais manqué de rien. Sauf de confiance en moi. Mes parents ont été la muraille de Chine entourant mon petit corps d'enfant. Bien lové au creux de ma cellule familiale, je me sentais en sécurité. Au moindre cri, maman était là. La nuit, j'allais les rejoindre dans leur lit. Ainsi, j'ai pu pourrir leur intimité conjugale. Lentement, je gravissais les marches menant à la chambre nuptiale. Mon père devait apercevoir mon ombre sur le mur du corridor – « le petit fantôme qui vient encore nous hanter cette nuit ». J'évitais de faire craquer le plancher. Je m'élevais du sol et flottais jusqu'à eux. Tout doucement je me faisais une petite place au pied du lit. Mes parents étaient à court d'idées pour se débarrasser du parasite qui venait les visiter nuits après nuits. Ils devaient au fond d'eux-mêmes songer à un doux infanticide. Quelque chose de discret, qu'ils auraient pu facilement faire passer pour un accident. Mais l'amour inconditionnel renferme son lot de pitié et j'ai eu la vie sauve. Peut-être étaient-ils soulagés de me savoir là, blotti à leurs pieds. Les parents redoutent toujours ce jour où leurs enfants voleront de leurs propres ailes. Les miens pouvaient dormir tranquilles : la frousse me clouait au nid. Je ne sais plus à quel âge j'ai cessé ces incursions nocturnes dans la chambre des maîtres... Tout ce dont je suis certain, c'est qu'elles auront duré beaucoup trop longtemps...

Très vite, j'ai été la risée de ma classe, jusqu'à devenir la tête de turc de toute l'école. Je n'ai sûrement pas aidé ma cause en apportant mes pouliches aux crinières multicolores et en affichant mon admiration pour la chanteuse Mitsou. J'ai payé cher pour mon audace. Dès la cinquième année du primaire, mes camarades ont décrété que j'étais homosexuel et ça ne m'a plus lâché. Du plus loin que je m'en souviens, les garçons m'ont attiré et j'ai su assez tôt que c'était un crime.

En première année, j'ai rencontré Karl. Nous sommes devenus inséparables, unis par un mal-être commun. Notre union a été décriée par les autres élèves – ainsi que certains professeurs qui se sont par la suite amusés à nous mettre dans des classes séparées. Nous étions le duo malsain. La honte de l'école. Des ennemis à abattre. Deux êtres à détruire avec des mots durs : tapettes, fifis, folles. À dix ans, j'ai appris que je n'avais pas le droit d'exister. Me lier d'amitié avec d'autres garçons que Karl m'était impossible. Nous ne traînions alors qu'avec une horde de filles. Elles seules voulaient de nous. Pendant que les autres garçons jouaient au ballon, Karl et moi sautons à la corde ou jouions à l'élastique. Personne ne nous protégeait des moqueries; nous encaissions les coups, en silence.

Encore aujourd'hui, lorsque j'aperçois un autobus jaune, j'ai la nausée. Le bus scolaire reste ma plus grande hantise. C'était lui qui, chaque matin, m'avalait pour me conduire vers mon supplice. Un long trajet où les piaillements des autres enfants venaient couvrir les hurlements silencieux de mes angoisses. À la fin de la journée, le même autobus jaune recrachait mon corps devant la maison familiale, toujours un peu plus détruit de l'intérieur. Les railleries me grugeaient et, tranquillement, je disparaissais. Je ne voulais plus qu'on me voit. Les insultes m'ont accompagné jusqu'à la fin du secondaire, toujours plus méchantes, plus sournoises. Tout chez moi était prétexte aux sarcasmes : un nouveau manteau, des cheveux mal coiffés, une démarche inadéquate, une bonne

note, une mauvaise note, mon amitié avec Karl. J'endurais mon calvaire les yeux rivés sur mon pupitre, comme en symbiose avec lui. Je voulais devenir objet; un pupitre ne souffre pas même si on a gravé le mot *tapette* dessus. Dans cette salle de torture, il me fallait à tout prix passer inaperçu. Attirer le moindre regard risquait de déclencher les rires et les chuchotements – même de la part de certaines de mes camarades de classe qui se prétendaient être mes amies... On devient vite paranoïaque à force de se faire pointer du doigt.

Karl a pris tout à coup un air sérieux :

- On se croirait dans une prison. Regarde! On est entourés de clôtures! On ne peut pas s'échapper. On est enfermés ici. L'école, c'est une grosse punition.
- Mais, on n'a rien fait pour mériter ça!

Le regard de Karl s'est assombri davantage:

- Tu vois, dans la vie, tout est fait pour nous rendre malheureux.

La cloche a sonné. Nous devions former les rangs pour entrer dans cette grosse bâtisse carrée en briques rouges. Des grillages recouvraient les vitres de notre école primaire pour les protéger des ballons ou d'autres munitions qui leur seraient fatales. Les enseignantes veillaient à ce que l'entrée en classe se fasse dans le bon ordre comme des geôlières. Pas question de traîner. Elles avaient l'œil aiguisé. Les plus turbulents étaient vite réprimandés. Elles n'avaient pas le droit de frapper les enfants, mais on sentait que parfois leurs mains les démangeaient, surtout les plus vieilles, celles qui avaient connu le temps des règles et des baguettes en bois. Je ne faisais pas partie des favoris. Je n'étais pas turbulent, mais il m'arrivait souvent de pleurer, parce que je m'ennuyais de mes parents. Les enseignantes n'aimaient pas les pleurnichards. J'avais besoin qu'on m'endurcisse. Pas de pitié pour les faibles, surtout lorsqu'il s'agissait de garçons. Elles en ont fait part à mes parents. Mon père a donc décidé de m'inscrire à des cours d'arts martiaux les fins de semaines. Moi qui voulais apprendre le piano... À la place, j'ai été contraint de subir des prises de judo, une heure par semaine, sur des tapis bleus puants la sueur. La nuit, je rêvais à des récitals de piano que je ne donnerais jamais. Au fil des semaines, mon père a fini par avoir pitié (ou honte) de moi : je me faisais massacrer. Il

a donc mis un terme à mon supplice; et par le fait même, au sien. Ma cure d'endurcissement avait échoué.

J'ai continué à verser quelques larmes lors de mes longues journées d'école, au grand désespoir des enseignantes. En particulier celle de 4^e année, Louise, qui prenait un malin plaisir à me ridiculiser devant les autres élèves. Elle m'appelait le petit chat « parce que ses larmes font comme des petites moustaches de chat sur ses joues! Regardez ça! ». Les rires étaient unanimes. C'est comme ça qu'a commencé mon véritable endurcissement.

Ce matin-là, il y avait cours de natation. Je détestais ça. Examen de plongeon. J'étais le dernier à m'exécuter, c'est le cas de le dire. Je me suis avancé sur le tremplin. On chuchotait. J'essayais de rediriger mes pensées vers des choses qui me faisaient du bien – ma mère, ma maison, mon chien. Rien à faire. J'anticipais. Je savais ce qui m'attendait : la douleur de ma peau claquant sur l'eau puante de la piscine de la polyvalente. Et puis je redoutais les rires. Ces rires qui m'accompagnaient dans les couloirs de l'école, qui me suivaient le soir jusque dans ma chambre. Ils étaient mon ombre.

Je me suis lancé dans le vide. Bien évidemment mon plongeon a été une catastrophe. Ce n'était même pas un plongeon, c'était plutôt un gros n'importe quoi. Mon orgueil agonisait dans un coin. Ma peau meurtrie par le claquement de l'eau me faisait souffrir. Tout le monde rigolait. Même Jeannie, ma meilleure amie. Après plus de cinq années à subir les railleries, je ne m'habituais toujours pas à être celui qu'on pointait du doigt. Je suis sorti de la piscine, misérable comme un chien mouillé. Je n'osais regarder personne. « Lamentable », a marmonné le professeur en hochant de la tête. Il me méprisait. S'il avait été mon père, il m'aurait renié. Tous m'avaient abandonné.

Mais mon supplice n'était pas fini. Après le cours, il me restait le vestiaire à affronter. À travers le bruit des douches et les claquements des casiers, la conversation tournait autour de ma performance. Les garçons discutaient comme si je n'y étais pas. « Un gros 4,5 pour le plongeon de la tapette ». Puis ils ont parlé du cours de morale, où une discussion sur l'homosexualité était prévue. « La tapette va nous raconter sa vie! »

Ils m'auront sorti du placard sans m'avoir consulté. Je ne me donnais même pas la peine de protester. À quoi bon... Je savais qu'ils avaient raison. Je le savais parce que je contemplais du coin de l'œil le grand Martin, nu, à l'autre bout du vestiaire. Son sexe

deux fois plus gros que le mien. Cette queue me donnait envie. J'étais bel et bien une tapette. J'étais *la* tapette : *celui qui n'a pas le droit d'exister*.

Mon corps a longtemps tout encaissé sans broncher. Aujourd'hui les souvenirs menacent de m'éclater le crâne en cherchant désespérément la sortie de secours. Alors j'écris. Mais je voudrais que chaque mot disparaisse au fur et à mesure. Que mon histoire ne laisse aucune trace, aucun témoin. Que maman ne lise jamais ces lignes. Que personne ne puisse me retracer dans cette longue file de mots.

Je ne désire pas être le héros de ce récit.

Ils ne plaisantaient pas. Ils auraient bien voulu me tuer, mais c'était trop risqué, alors autant me faire souffrir. Je ne savais pas trop quels étaient leurs plans, ni quel châtement m'attendait. Je me doutais que ça allait faire mal. Mal au corps. Mal à l'orgueil. Ils étaient quatre. Les deux plus grands m'ont pris par les épaules et m'ont plaqué au mur. Les deux autres ont bougé trois pupitres pour former une sorte de cercle. L'un d'eux m'a giflé. Un deuxième. Puis à tour de rôle, pendant quelques minutes. Juste assez longtemps pour sentir mes joues s'enflammer. Le plus pénible était de retenir mes larmes. Pleurer les aurait fait jubiler. Mais je ne voulais pas leur donner cette victoire. Protester m'aurait valu une décharge encore plus foudroyante d'injures et de gifles. Après les claques, ils m'ont insulté à tour de rôle en riant. Ce flot d'invectives m'arrivait comme une nouvelle rafale de coups. J'étais prisonnier de leur étau de haine. Les mots s'enfonçaient de plus en plus profondément dans ma chair. Mon corps tout entier devenaient à lui seul une grosse insulte. Une honte. Une calamité.

Je n'ai pas le droit d'exister.

Je n'ai pas le droit d'exister.

Je n'ai pas le droit d'exister.

Après avoir épuisé leur stock d'insultes, ils se sont tus. Ils m'ont fixé longuement avec dégoût. Et leurs yeux étaient remplis de violence. La tension a monté d'un cran. Ils ont commencé à se racler la gorge. Je me suis raidi. Je venais de comprendre que je ne pourrais pas échapper à la vague baveuse qui s'apprêtait à déferler. Je l'ai reçue en pleine gueule et je l'ai accueillie sans broncher. Les quatre jeunes hommes se tenaient immobiles, les yeux vides, comme en transe. Au bout d'un moment, ils ont repris leurs esprits. Ils ont quitté la classe en silence, tout à fait calmes, apaisés et assouvis, comme libérés d'une tension trop grande pour eux. J'ai entendu leur pas s'éloigner dans le corridor. Je restais immobile. Sale et visqueux. Rien pour m'essayer. Vide d'amour

propre et la tête encore pleine de leurs insultes. D'où j'étais, on voyait la cour d'école. Mes bourreaux s'y trouvaient et jouaient au basketball. L'étrange rituel de sacrifice était terminé. Ils étaient propres. Pas de bave ne ruisselait sur leur visage. Leur fiel déversé, ils avaient maintenant d'autres chats à fouetter. Je savais que je devais bouger, replacer les pupitres et sortir de la classe, mais j'étais cloué au sol, en sécurité dans mon cachot. Mon monde s'était rétréci, délimité par trois pupitres d'écolier.

Je ne sais pas de quelle façon j'ai appris à composer avec ces situations qui ont rythmé mon adolescence. Où ai-je stocké toute cette violence? Dans quelle partie de mon corps se trouve-t-elle?

Au bout d'un certain temps, je me suis résigné à franchir ma barricade. Je suis sorti de la classe, baveux, comme une limace. J'ai rampé jusqu'à la salle des toilettes. J'ai évité de me regarder dans le miroir lorsque je me suis dégommé le visage. J'ai eu un haut-le-cœur, mais je ne parvenais pas à vomir, préférant tout garder à l'intérieur. Les larmes non plus, je ne les laissais pas sortir. C'était ce qui me restait de fierté : ne pas pleurer. Jamais. Lentement j'ai quitté le bâtiment et franchis les grilles. Dehors, je respirais l'air pur. Mais en déambulant dans la rue, je me sentais toujours coincé entre trois pupitres.

À l'aube de mes quatorze ans, je voyais les changements s'opérer sur mon corps et des pulsions nouvelles émergeaient dans mon cerveau. Si bien que les jeux entre Karl et moi ont changé. Enfant, j'allais souvent passer la nuit chez lui les weekends. Les conversations et les rires se prolongeaient parfois jusque très tard – nos folies étaient interrompues par la voix menaçante du père de Karl nous criant de se taire et de dormir. Je me souviens de cette nuit où j'avais attendu que le père de Karl aille se coucher. Silencieusement, j'ai rejoint Karl dans son lit. Nous avons exploré nos corps semblables. S'ouvrait alors un nouveau monde où les garçons pouvaient se toucher sans remords. Les insultes ne nous atteignaient plus. Mes mains parcouraient le corps de Karl qui s'offrait comme un cadeau. Je tremblais. J'étais libre. J'osais enfin m'approprier l'objet de mes désirs : un corps de garçon. Du bout des doigts, je goûtais chaque parcelle de cette anatomie. Je profitais de chaque sensation et retenais mon souffle. Ma main sur son torse, sur son ventre, sur son sexe. Un autre sexe que le mien. Je comparais. Je composais. Je comprenais.

Je touche un garçon.

Léger choc. Étonnement. Excitation. Expiration. Je profitais de chaque instant. Nos caresses s'intensifiaient, nous faisons l'amour à notre manière. Ma main insistait sur son sein. Je touchais aux battements de son cœur. C'était rapide. Ça tambourinait. Il était nerveux. Lui aussi tremblait : nous étions pris de vertiges. Nous avons franchi une limite et nous en avons conscience. Au-delà de ces murs, ce que nous étions en train de faire était mal. Les murs de la chambre étaient une barrière fragile qui contenaient toute l'intensité de nos actions indécentes. Karl et moi retenions notre souffle. Il ne fallait pas que l'on nous découvre. J'appuyais ma tête sur son épaule. Je sentais sa respiration sur mon visage. Ma main ne voulait pas abandonner son cœur et la sienne s'obstinait sur mon sexe. Mon regard s'est tourné vers la fenêtre. Dehors, le

village était endormi. Le village ignorait ce qui se passait dans la chambre. Le village ne se doutait de rien. Personne n'a eu vent de ces deux amis qui jouaient aux amants pour la première fois. Je ne voulais pas être de ceux qui ignorent, pour qui tout ça est dégoûtant. Je souhaitais demeurer à jamais dans cette chambre.

Si on me refuse ce bonheur, alors je serai à jamais clandestin. S'il le faut, je me confectionnerai un placard où je pourrai m'y réfugier à tout moment pour pouvoir en jouir.

La main de Karl qui s'activait sur mon sexe. Je perdais le contrôle. Provoquée par lui, l'orgasme n'en a été que plus intense; rien à voir avec mes petits jeux en solitaire. Mais je devais tout réprimer. La jouissance devait rester entre ces quatre murs. Mes cris silencieux se sont répandus sur la main de Karl. Mon corps s'est relâché. Je me suis senti soudainement observé par les regards du dehors.

Qu'est-ce qu'on a fait?

Nous étions nus, vulnérables et offerts aux yeux de tous. Jouir m'avait ramené à la réalité. Je réalisais qui j'étais : celui dont on ne veut pas. Pitoyable, je suis retourné dans mon lit. Karl ne parlait pas. Il regardait sa main souillée, comme terrorisé par ce liquide qui ne venait pas de lui. Nous étions allés trop loin. « C'était la dernière fois » murmurai-je.

Je n'ai jamais si bien menti.

J'ai regardé Karl dans les yeux :

- Ils disent qu'on n'est pas normal. Ils disent qu'on est un couple. Qu'est-ce que ça te fait?
- Je ne sais pas...
- Ils disent qu'ils nous préféreraient morts.

Karl a détourné le regard :

- Ce serait peut-être une bonne chose.
- Tu es sérieux? Tu veux mourir?
- Je ne sais pas... Mais je ne veux plus que l'on se touche.
- Pourquoi?
- Parce qu'on l'a fait trop souvent et je crois que je commence à t'aimer... je ne veux pas être comme ça!
- Comme quoi?

Karl a levé les yeux sur moi :

- Je ne veux pas être comme ils disent. Il est hors de question que je sois comme ça. M'entends-tu?

J'ai regardé ailleurs :

- En tout cas, moi je sais que je ne t'aime pas.

Je venais de lui briser le cœur.

J'ai tenté de le toucher à plusieurs reprises par la suite, mais à chaque fois je frappais un mur : Karl ne voulait plus. Mon désir étant purement charnel, j'avais du mal à saisir l'ampleur des sentiments que ces corps à corps avaient pu faire naître en lui. À l'époque, je ne pouvais tout simplement pas concevoir que deux garçons puissent s'aimer comme s'aimaient mes parents et j'avais la certitude que mon homosexualité était une passade, que tout rentrerait dans l'ordre en vieillissant. Je ne croyais pas en l'amour que Karl me portait, d'autant plus que je ne ressentais pas la même chose pour lui. Le secondaire tirait à sa fin. Je sentais que nos chemins étaient sur le point de se séparer.

Il y a des ombres qui dansent au loin. J'aperçois des filles sur ta route, Karl. Et sur la mienne, des phallus se dressent. Là-bas des bras nous attendent et de mauvaises surprises nous guettent. Nous nous regarderons vivre de loin. Mais le fil rouge de nos blessures nous reliera jusqu'à la fin.

Ils ont dit que j'étais laid. Que je ne valais rien. Que j'étais une erreur. Que mes parents auraient mieux fait de s'abstenir. Qu'il n'y avait pas de place pour moi en ce monde. Ils ont dit des monstruosité. Mon corps a tout absorbé. Je me suis rangé de leur côté contre moi-même. Encore aujourd'hui, je me déteste avec la même fougue. Je me fais violence. Le miroir me renvoie mes défauts. Mes cernes sous les yeux. Mes dents croches. Mes muscles timides. Je suis un échec. Je suis inférieur. Une déféctuosité. Ces croyances sont mes fondations. Comment garder la tête haute lorsqu'on nous l'a si longtemps maintenue sous l'eau? Je n'aime pas jouer les victimes, mais j'ai un casting de raté.

Aujourd'hui, les gars disent que je suis un insécure.

Que j'ai tout d'un dépendant affectif.

Que ma blessure de rejet est si béante qu'ils ont peur d'être avalés.

Ils disent que je m'attache trop vite.

Que je suis névrosé.

Que je suis trop petit.

Trop mince.

Pas de muscle.

Chétif.

Idiot.

Larve.

Bon à rien.

Nul.

Moche

Je me déteste.

Tu me détestes.

Il me déteste.

Nous me détestons.

Vous me détestez.

Ils me détestent.

À neuf ans, Karl a voulu mourir. Vivre était pour lui un terrible vertige. Un dimanche qu'il était en visite chez sa grand-mère, Karl s'est enfermé dans la salle de bain. Sa solution a été d'ouvrir l'armoire à médicaments de sa grand-mère. De prendre une bouteille au hasard et de gober les comprimés. Il est sorti de la salle de bain en titubant puis est tombé aux pieds de sa mère. On l'a emmené aux urgences. Tout le monde a banalisé le geste. Sa mère surtout : pour elle ce n'était qu'un stupide jeu d'enfant. Une bêtise idiote. Personne n'a songé un instant à une tentative de suicide. Les enfants n'ont pas ce genre d'idées noires. Ainsi, la mère de Karl a fermé les yeux sur la souffrance de son fils. À neuf ans, Karl a compris qu'il était seul.

J'ai grandi avec le sentiment que j'avais quelque chose à prouver. Prouver que j'étais un homme malgré tout. À mes seize ans, mon père m'a fait entrer à l'usine. Là-bas, j'étais entouré d'hommes. Des vrais. Je me sentais étranger. Imposteur. Je n'avais pas le physique de l'emploi. Mais il fallait leur montrer que j'étais en mesure de soulever de lourdes charges sans vaciller. Je devais rire de leurs blagues douteuses sur les femmes. Rire de leurs *jokes* sur les *tapettes*. Je jouais au viril. J'ajustais ma démarche, mes gestes et mon langage. Je me suis mis à sacrer. J'adoptais la vulgarité crasse des gars d'usine. Ils ne devaient pas deviner mon secret. Je chaussais mes bottes de travail et j'entrerais dans leur monde, ce monde où je n'avais jamais eu ma place, où l'on n'avait jamais voulu de moi. Mais j'avais beau feindre, tenter de jouer à l'Autre, j'étais toujours un peu mis à l'écart. On me soupçonnait. La différence se sent même si elle est enterrée sous de nombreuses couches de faux-semblants. Je passais toujours les minutes de pause et l'heure du lunch aux côtés de mon père. Il était mon bouclier. Papa était si fier de me voir à l'usine. Moi qui avais toujours refusé de le suivre au bois ou au garage lorsque j'étais enfant, je me retrouvais maintenant près de lui, dans un milieu où l'hétérosexualité allait de soi. J'étais un homme comme les autres. Un gars de *shop*.

Il y avait tout de même deux homosexuels avoués qui travaillaient à l'usine. On se moquait d'eux dans leur dos. Les hétéros ne les approchaient pas. Ils les observaient du coin de l'œil, cherchant le geste ou le trait physique qui trancherait leur différence, qui les assureraient qu'ils n'étaient définitivement pas du même clan.

Quant à moi, j'évitais de croiser le regard des deux homosexuels de peur qu'ils me devinent. D'autant plus qu'ils ne semblaient n'avoir rien en commun avec moi. Ils étaient beaucoup plus vieux que moi et ne me plaisaient pas du tout. Je préférais observer discrètement les hétéros. J'étais très attiré par mon coéquipier de travail à l'usine. Je contemplais ses muscles lorsqu'on soulevait ensemble les gros morceaux

d'aluminium que l'on déposait ensuite sur notre chariot. Il me semblait détecter quelque chose chez lui qui le rendait semblable à moi. Du moins, c'est ce que je me plaisais à croire. Mon regard ne devait jamais trop insister sur son corps, il me fallait doser, passer inaperçu : surtout ne pas être pris en flagrant délit...

Je n'ai jamais oublié son nom : Peter. Récemment, j'ai fait des recherches sur les réseaux sociaux dans l'espoir de le retrouver, mais en vain. J'aurais aimé voir ce qu'il est devenu; les années ne sont pas toujours tendres avec la beauté... Parfois, seule la couleur des yeux résiste aux dégâts du temps qui passe. Je me demande si son regard est toujours aussi perçant. Les cheveux peut-être un peu grisonnants, plus clairsemés ou disparus. Est-il marié? Femme et enfants? Ou peut-être... Se souvient-il seulement de moi? Je ne me rappelle plus la teneur de nos conversations, ni le timbre de sa voix. Même les contours de son visage me semblent flous.

Jamais il ne se moquait de moi lorsque mon corps tremblait sous le poids excessif des matériaux. Il était patient, compréhensif, me demandant régulièrement si ça allait. Ça allait toujours, puisque je travaillais avec lui. Jusqu'à ce qu'on me change de département. Je le croisais quelques fois dans les corridors gris et sales de l'usine, il transportait les matériaux sur notre petit chariot en compagnie de son nouveau coéquipier. Un sentiment bizarre m'envahissait, quelque chose qui pouvait s'apparenter à de la jalousie... De mon côté, je n'avais aucune complicité avec mon nouveau collègue de travail. Il me parlait de sport et de ses histoires de filles. Je jouais le jeu.

J'arrivais malgré tout sans anicroches au terme de mes journées à l'usine. Je me montrais à la hauteur. Papa était content. Moi, je détestais ça. L'été me semblait interminable. J'attendais la fin du mois d'août où le travail venait généralement à manquer et où on laissait petit à petit les étudiants regagner leurs salles de classe. Je troquais un fardeau pour un autre...

Tapette. Fif. Laideron.

Rejet. Con. Épais.

Fifi. Suceux de graine. Pousse-crotte.

Enculé. Enculeur. Merdeux.

Idiot. Meurs!

Disparait!

Insultes parasites d'un autre temps. Foutez le camp de mon cerveau! Sortez de mon corps! Allez brûler ailleurs! Je suis plein de vos égratignures infectées que même le temps n'a pas su guérir. Ça fait mal là-dedans. C'est sombre, c'est lourd. Ça pèse de partout. Honte et culpabilité sont devenues mes amies. Nous marchons ensemble depuis si longtemps. Le chemin est ardu et je tombe fréquemment. Je me relève toujours. Mais je boite. Je ne m'aime pas et j'ai si soif d'amour. J'avance dans l'espoir de rencontrer mon sauveur. Je m'accroche à quelques diables en chemin. Chaque fois je fonce dans un mur. Chaque fois je m'enfonce dans la boue. Je fais de mauvais choix. Je veux plaire à tout prix! Je suis prêt à tout pour cueillir un peu d'amour dans le jardin des horreurs. Ces bras qui m'enlacent sont froids. Des corps au cœur absent. Des corps de passages choisis presque au hasard sur internet. *Fast lovers* toxiques. Mauvais cholestérol, dangereux pour la santé.

Je titube. Je cumule les déceptions et les fausses joies. Honte et culpabilité jubilent, je suis leur plus belle distraction. Les bras s'envolent, ils ne sont pas sédentaires. Le sexe est nomade, l'amour est fuyant. Mais j'ai la tête dure. Je peux m'obstiner longtemps à retomber dans le même maudit trou. Je finirai bien par te trouver mon amour. Un jour je me tiendrai devant Toi couvert de cicatrices, mais je serai fort et imperméable à tout. Le chemin aura été dur et mon corps en sera témoin.

Lorsque les chemins de moi et de Karl se sont croisés pour la première fois, nous avions tous les deux trois ans. Ses parents habitaient le logement voisin de celui de mon oncle. J'ai un vague souvenir de ce premier contact avec Karl. Seulement une image aux contours flous, comme une vieille photo égarée au fond d'une boîte à souvenirs. On s'est fixés dans les yeux un bon moment, sans bouger, sans rien dire. On s'est compris.

Nos blessures seront les mêmes, Karl. Notre destinée sera de souffrir en même temps. Nous marcherons ensemble, puis la vie nous séparera. Tu aimeras une femme, ça durera un temps. Tu seras papa, ça durera toujours, mais une fois ta lubie passée, tu reviendras à la raison : les hommes.

À l'aube de mes trente-huit ans, je prends conscience de la vitesse à laquelle le temps file. Ces souvenirs qui déambulent dans ma tête et qui m'ont façonné n'auront été que de vifs éclairs. Pourtant, je les sens encore chauds. Sur mon sexe, la pression de la main de Karl, comme s'il venait à peine de la retirer; il y a déjà plus de vingt ans de ça. Où va le passé? Il s'est réfugié quelque part dans mon cerveau et se présente à moi sous forme de flashs anarchiques. Je les regarde comme un album photos. Je fais des arrêts sur image et la scène s'anime dans ma tête. Je perçois les sons, je peux même retrouver les odeurs et, surtout, revivre l'émotion. La scène revient à la vie mais jamais identique à l'originale. Des détails ont sauté, d'autres se sont ajoutés. Mon esprit s'embrouille et j'invente. J'écris. Rien n'est pareil, tout est filtré. Les décors ont changé, les mots prononcés ne sont plus tout à fait les mêmes. Les protagonistes n'ont plus le même nom, ils n'ont plus le même visage, leurs paroles sont déformées, leurs gestes modifiés. Une seule chose reste vraie : le ressenti.

Je te regarde boire ton café. Tu as vieilli, Karl. Tout ton corps est triste. Tu souffres. Tu me le dis. Je le ressens. La dépression a pris le dessus sur toi.

- Je dors mal.
- J’imagine.

Tu as quitté ta femme, tu as aménagé avec lui, mais le bonheur ne t’a toujours pas trouvé. Ton mal de vivre est si profondément enraciné en toi, Karl, que l’extirper te ferait trop mal. Je te regarde et je t’écoute me raconter tes souffrances dans ce petit café sur le bord du Richelieu où nous nous sommes donné rendez-vous. Il y a longtemps qu’on ne s’est pas vus. Je suis heureux de te revoir. Je ne te l’ai pas dit, je ne sais pas pourquoi. Je ne te le dirai pas. Ta présence me touche. C’est comme retrouver un frère qui se serait enfui très loin, beaucoup trop loin.

- À un moment, j’ai cessé complètement de m’alimenter. Je ne sortais plus du lit.

Je ne sais pas quoi te dire. Ta souffrance déborde. Tu ne pleures pas. Tu n’as jamais pleuré, toi non plus. Tu me racontes que tes deux filles ne semblent pas trop affectées par la séparation, ni par le fait que papa habite maintenant avec un monsieur. Une autre génération, un autre temps. On se serait fait lancer des pierres pour moins que ça il n’y pas si longtemps. Tes filles ne vivront pas ce calvaire.

- J’ai voulu mourir.
- Tu en étais rendu à ce point?

Tes lèvres tremblent. Tu prends ta cuillère et fait tourner ton café. Tu me fais pitié. Je pose une main sur la tienne. Je vois que ça te surprend. Tu me fixes. Des phrases se bousculent dans mon esprit mais je n'arrive pas à les prononcer. Alors je les garde pour moi. On s'est tenu la main pendant tant années, Karl. On s'est soutenus. Aujourd'hui je me sens si impuissant. Je me sens coupable de t'avoir abandonné.

– J'ai été admis en psychiatrie.

Moi aussi je suis passé par ce département, mais c'était il y a longtemps. J'ai une longueur d'avance sur toi, Karl. Aujourd'hui, j'ai été admis à la maîtrise en création littéraire. Ça se place bien dans une conversation, mais je ne t'en parlerai pas, j'aurais l'impression de me vanter. J'ai honte de m'en être mieux sorti que toi. D'être sorti de la merde alors que toi tu patauges toujours dedans. Mais je te rassure : je traîne aussi de vieux boulets. Ça me console d'y penser, j'ai moins l'impression de t'avoir laissé tomber.

– Ça me fait du bien de t'en parler. Je suis content de te retrouver.

– Oui, moi aussi.

On ne s'est pas retrouvés, Karl, du moins pas comme avant. La nature du lien a changé. Les adolescents que nous étions ont fait place à de drôles en manque d'estime et d'amour propre. J'aurais quand même envie de te serrer dans mes bras. Te dire que sans toi, je n'aurais peut-être pas survécu à mon adolescence. Mais je ne ferai rien de tout ça.

- Tu as toujours tes beaux yeux verts.

– Merci.

Je ne peux te retourner le compliment. Tes yeux à toi sont ternes, Karl, et ça me rend triste. Mais j'ai encore foi en toi. Je vois ton potentiel. Tu as du génie, mais tu n'y crois

pas, tu n'y as jamais cru. Le harcèlement scolaire jumelé à des parents inefficaces ont fait de toi un être déchu. Ton père a bu ton enfance avec la même avidité que lorsqu'il siphonnait les caisses de *Molson Export*. Ta mère a claqué la porte lorsqu'elle a compris que cette vie l'anéantirait. Tu as joué à la fois le rôle de père et de mère pour tes deux jeunes frères. Tu as toujours envié ma famille unie et mes parents aimants. Les week-ends, tu venais te réfugier chez moi pour échapper à ta famille décomposée. Au début de l'âge adulte, tu as rangé ton orientation sexuelle au placard. Tu as rencontré Alexie, vous avez eu deux enfants. Durant tout ce temps, tu m'observais de loin flirter avec les garçons. Tu jalousais ces corps à corps. Tu fantasmais. Tu m'enviais en silence, mais tu possédais ce dont tu avais toujours rêvé : une famille, ta famille.

À chaque faux pas je me promets de changer. Puis je replonge dans la même rivière où j'ai failli me noyer bien souvent. Je n'apprends jamais de mes erreurs... elles me confortent. J'ai su entretenir mes failles et leur faire une belle petite place au creux de mon être. Je semble bien me complaire dans mon jardin d'échecs. J'y respire la névrose au fil du temps qui passe. Je suis un épouvantail victime de ses oiseaux noirs. Les corneilles croassent leurs chansons morbides au creux de mon oreille; oiseaux de malheur et autres charognards dans une vie qui s'est laissée dériver. Il est temps que je reprenne les rênes de mon existence. Mais je remets ça à demain, encore une fois. Je sais que je dois changer de camp. Les années passent et je reste figé dans mon argile. La boue m'attire. Je m'enlise. Je sais pourtant qu'il existe de grands espaces. On m'a dit que l'herbe est plus agréable au toucher, moins salissante et plus douce. Mais je crains les barbelés. Je vois mon idéal au-delà du marécage. Tout est là, tout près. Je n'ai qu'une longueur de brasse à faire et j'y suis. Mais la mélancolie est une drogue si douce. Et c'est ce que j'ai toujours connu...

Dans l'autobus jaune, je me perdais à dessiner des labyrinthes sur le givre qui recouvrait la vitre. J'étais en secondaire quatre. *Encore un an et je serai libre!* Mais nous n'étions qu'en novembre... Le congé des fêtes approchait. Je savourais l'idée d'une courte délivrance, une petite pause dans mon enfer le temps d'ouvrir mes cadeaux et de voir la famille. Le trajet était long jusqu'à l'école. Mon dessin m'empêchait de trop penser; pendant que mes ongles raclaient une œuvre, j'oubliais un peu qu'on ne voulait de moi nulle part.

J'en étais à peaufiner les derniers détails de ma gravure, lorsqu'une boule de papier a atterri sur ma tête. Derrière, on riait et je crus entendre le mot « tapette ». Noyé dans le brouhaha des voix qui fusaient de partout, je ne savais pas si le mot avait réellement été prononcé ou si c'était seulement le fruit de mon imagination. On me l'avait tellement crié que je croyais l'entendre résonner de partout, même à la messe où mes parents me traînaient de force le dimanche.

Délivrez-moi du mal!

Désolé mon petit, mais j'ai mieux à faire.

Un autre projectile est venu interrompre mon dessin sur givre, un cœur de pomme cette fois. Le chauffeur, habituellement omniscient grâce à son grand miroir, n'avait rien vu. Ou faisait-il semblant? Peut-être était-il lui aussi de leur côté? Ou bien préférerait-il rester neutre et ne pas se mêler de cette guerre enfantine? J'entendais des rires. Je n'osais pas me retourner. Les rires se sont accentués; un nouvel assaut se préparait. J'aurais dû tenter d'esquiver, me renfoncer dans mon siège, ou bien tenir position, me lever, riposter, me défendre, mais non, je préférerais ne pas bouger, ne pas attirer l'attention, jouer les invisibles, c'était plus prudent. Je me tenais aux aguets. J'anticipais les obus, les rires et les insultes qui les accompagneraient.

Pourquoi m'as-tu abandonné?

J'étais seul dans mon camp. Même le chauffeur avait renoncé. Cette guerre ne le concernait pas.

Des ricanements ont fusé de partout quand j'ai senti dans mes cheveux un liquide qui dégoulinait; on venait de me lancer un morceau de sandwich au jambon et la moutarde avait coulé jusque dans mon cou. Humilié, je ne bougeais pas d'un iota. Je ne me suis même pas retourné pour voir le visage de mes assaillants. J'ai simplement continué mon travail : j'avais une œuvre d'art à terminer. Le trajet en direction de l'école était encore long et la guerre n'était peut-être pas terminée. Qui sait ce qui m'attendait d'ici le grand débarquement.

Une main a retiré le morceau de sandwich. C'était Laurie, ma voisine d'en face. Je me suis retourné et lui ai souri. J'avais honte. Elle m'a montré les taches de moutarde sur mon manteau. Je les nettoierais une fois rendu à l'école. Je savais bien que mon manteau resterait taché, tout comme mon orgueil. Ma mère le remarquerait. Elle serait fâchée. Un manteau neuf qu'elle avait payé cher. Je ne lui ai rien dit de ce qui s'était passé dans l'autobus jaune ce matin-là. J'avais trop honte. Je ne voulais pas la décevoir.

« Juste le fait que tu respirez, ça m'écœure! »

C'est ce que Martin m'avait craché un matin entre deux rangées de casiers. Martin était cet adolescent typique des séries américaines pour ados. Beau, grand, athlétique. Martin, ce briseur de cœur pour adolescentes avides de passion, ce don Juan version *teenager*. Martin se parfumait, s'habillait à la mode avec du gel dans les cheveux. Sa bouche arborait une dentition parfaite bien assise sur une mâchoire carrée. Martin jouait à être un homme avant son temps. Cet ado modèle, ce futur roi du bal, préférerait me voir mort.

« Juste le fait que tu respirez, ça m'écœure! »

Ces mots résonnent encore aujourd'hui dans ma tête. Martin me détestait, il me l'avait confirmé ce matin-là. J'aurais voulu qu'on m'enferme avec lui. Mais j'aurais sans doute échoué à l'appivoiser. Tous mes fantasmes envers mon bourreau ne sont restés que des images projetées sur les murs blancs de ma chambre. Martin, c'était l'inaccessible.

« Juste le fait que tu respirez, ça m'écœure! »

J'ai baissé les yeux. Martin m'a donné un coup d'épaule en passant près de moi. J'ai pris appui sur mon casier pour ne pas m'écrouler par terre. Ça l'a fait sourire. Ma faiblesse était à l'origine de ce rictus. Mon déséquilibre le confortait : Il était le plus fort. C'est sur moi que Martin assoyait sa suprématie. Ses amis ont assisté à la scène, ma défaite a été unanime. On félicitait Martin pour son audace. On l'acclamait. J'enviais sa force, sa popularité, son corps. J'étais incapable de lui en vouloir. Je le regardais s'éloigner accompagné de ses sujets en me disant tout bas : « Va, Martin, je ferais pareil si j'étais toi, si j'étais fort. Si j'étais un gars ».

J'ai quatre ans. Fidèle à son habitude, chaque matin de la semaine, mon père vient me réveiller avant de se rendre à l'usine. « Viens-tu déjeuner avec papa? » Il est cinq heures du matin. Par la grande fenêtre de la cuisine le paysage est sombre, à l'exception d'une bande rosée qui colore l'horizon. Au centre du décor trône le mont St-Grégoire qui nous observe de son regard de roc. J'aurai grandi à l'ombre de cette montagne qui fait figure de vulgaire caillou aux côtés de ses sœurs, les grandes Montérégiennes. Mon père m'installe à la table, face à la fenêtre. Le mont St-Grégoire me rassure. Le temps et les années auront modifié quelque peu le décor; des cultures et des arbres auront été fauchés, mais le mont, lui, est toujours là, il ne m'abandonnera jamais.

Mon père fait revenir les œufs en sifflant. Mon jaune sera crevé et bien cuit – je n'ai jamais pu manger mes œufs autrement. Voilà que le soleil s'élève doucement au-dessus de la grande forêt qui s'étend de tout son long au bout des champs de maïs. La fenêtre légèrement entrouverte, je peux sentir la brise du dehors et l'odeur de la campagne. J'entends les oiseaux et le beuglement de quelques vaches perdues au milieu des pâturages brumeux. Mon pays se réveille tranquillement tandis que moi j'attends patiemment mon assiette. J'observe ces champs qui changent de visage au gré des saisons. Verts en été. Blancs en hiver. Bruns au printemps. Couverts de bernaches à l'automne. Papa m'apporte mon œuf, mes toasts et mon verre de lait. Il prend place à mes côtés. Ses yeux verts scrutent le paysage. « C'est beau dehors mon petit homme! » Les premiers rayons du soleil éclairent son visage. Un visage doux, fraîchement rasé, avec au centre, une courte moustache – je n'ai jamais vu mon père sans. Son visage m'apaise. Je me sens en sécurité près de lui. C'est ce visage qu'aujourd'hui, malgré l'âge, je retrouve quelques fois. Mais son expression a changé. Les épreuves de la vie ont insécurisé l'homme. Mon père me semble plus fragile, moins solide et préoccupé par je ne sais quelles angoisses. Le vieillissement de mon papa ne me rassure guère.

Cela me prouve bien que rien ne résiste au temps, pas même celui que je croyais le plus fort. Moi non plus je n'y échapperai pas : mon lent déclin est déjà bien entamé.

À quatre ans, l'homme qui est assis près de moi me semble invincible. Le soleil matinal nous recouvre maintenant tous les deux. « Ça va être une belle journée aujourd'hui. » Il pose sa tasse de café sur la table tout en maintenant ses gros doigts sur l'anse. Son regard se perd à nouveau dans le lointain de la campagne. Il va au-delà des champs, au-delà du mont St-Grégoire et au-delà du ciel... À quoi peut bien penser mon papa qui siffle sans arrêt? Il regarde l'horloge derrière moi; encore quelques minutes avant son départ pour l'usine. « Papa va te bercer un peu avant de partir. » Il s'installe sur la chaise berçante, me soulève de terre et m'emporte avec lui dans le mouvement redondant avant-arrière de la berceuse. Il siffle un air inconnu qu'il invente à mesure, un concerto inédit seulement pour nous deux. De la chaise, toujours le même tableau, mais sous un angle différent cette fois, ce qui me permet de voir un peu plus de ciel. Je pose une main sur la joue de mon père et me laisse tranquillement bercer. Plus jamais je ne revivrai ce moment magique de mon enfance. Ma mémoire n'en a conservé que quelques fragments, seulement des petits bouts de film que je tente en vain de recoller...

« Papa doit aller travailler. » Le ciel, encore un peu rosé, est comme taché de quelques petits nuages noirs qui lui donnent un aspect troué. « C'est quoi ton travail papa? » Mon père prend soudainement un air songeur. Il regarde le ciel en me pointant un de ces petits nuages noirs : « Tu vois mon petit homme, là-haut, il y a un trou... C'est ça que je fais : je répare les trous dans le ciel. » Il me dépose par terre, puis monte à la chambre embrasser maman. Je contemple à nouveau le ciel : il est plein de trous. Papa aura beaucoup de travail aujourd'hui! Je l'entends derrière prendre sa veste à carreaux dans la garde-robe de l'entrée. Il revient vers moi et m'embrasse dans le cou. « Sois sage avec ta mère, à ce soir! » Il referme la porte derrière lui. Je le regarde partir avec son sac à lunch en sifflant...

Encore aujourd'hui, il me plaît de croire que mon père a fait l'un des plus beaux métiers du monde : réparateur du ciel.

Mes souvenirs d'enfance sont entrecoupés de moments paisibles à la campagne où se trouvait la maison familiale. Je m'amuse parfois à les faire défiler dans mon esprit comme de vieilles diapositives : les goélands qui harcèlent les tracteurs lors des labours, les oies faisant de drôles de dessins dans le ciel, le soleil qui tombe dans les champs de blés. Moi. Ma sœur. Nos jeux d'enfants. Je me souviens du vent qui courait plus vite que nous. J'entends nos rires dans les hautes herbes. Je sens l'odeur du foin coupé. Je peux toucher l'écorce des arbres qui nous servaient de cachette... La campagne comblait mes weekends et me faisait oublier l'angoisse du lundi matin qui arrivait toujours trop vite. J'aspirais à un miracle. Je rêvais d'un dimanche sans fin, d'une explosion, d'une guerre, d'une apocalypse. Je souhaitais qu'un missile tombe par erreur sur la polyvalente. Je voulais une tempête de neige en plein mois d'octobre ou une épidémie de gastro incurable qui forcerait la commission scolaire à fermer les portes de toutes les écoles pour une durée indéterminée. J'espérais que mes tortionnaires viennent me voir pour s'excuser et qu'ils m'acceptent parmi eux. Malgré toutes mes supplications et mes prières, dès l'aube, l'autobus jaune venait m'enlever au bout de ma cour. Et mes semaines continuèrent d'être ce qu'elles étaient.

J'ai connu Jeannie à la maternelle. Jeannie venait de loin. De très loin. De tellement loin que sa peau n'avait pas la même couleur que la mienne. Jeannie a été mon premier amour et mon premier baiser. Une étreinte clandestine qui eut lieu dans un fossé près de chez moi, à l'abri des regards. « À *Go*, on sort la langue. 1, 2, 3, *Go!* » Sensation physique étrange. Embrasser une fille était étrange. Aimer une fille était étrange. À la fois excitant et pas ce dont j'avais réellement envie. Deux sensations contradictoires. Je pensais souvent à Jeannie. Lorsque mes oncles me demandaient (sans trop y croire) si j'avais « une p'tite blonde », c'est son nom à elle que fièrement je scandais. J'espérais leur prouver que j'étais un des leurs et que mes parents ne m'avaient pas raté...

Jeannie, ma fidèle amie, ce jour-là, riait de moi avec les autres. Parmi eux, il y avait aussi Éric, les oreilles munis d'appareils auditifs que les autres s'amusaient à arracher lors des récréations. On le bousculait constamment. On le roulait dans les flaques de boue. On aimait faire la vie dure à tout ce qui sortait de la norme : à Jean-Sébastien parce qu'il avait la peau blanche comme une feuille de cartable et de grosses lunettes fumées cachant des yeux d'une couleur bizarre qui bougeaient tout le temps, à Alexandra parce qu'elle était un peu moins intelligente que les autres, à Éline parce qu'elle avait les cheveux roux et qu'elle mangeait ses crottes de nez... Il n'y avait que Pierre-Marc qui, malgré son surplus de poids et sa laideur – sans compter le fait qu'il puait les paquets de *Players* que fumait sa mère –, a été épargné. Pierre-Marc, que les autres surnommaient affectueusement « Punaise » et que tout le monde vénérât, aura été le premier à me traiter de *tapette*. Ce fut le début d'une longue tradition qui s'est échelonné sur sept années. Je regrette de ne pas avoir noté la date de ce jour fatidique quelque part. Je me souviens que c'était l'hiver. Que durant la récréation, j'avais éclaté de rire suite à une histoire idiote racontée par Karl. Que Punaise, m'ayant entendu rire, s'était rapproché de nous avec les autres et s'était écrié : « L'avez-vous entendu rire?

Il rit comme une fille! Pas étonnant vu que c'est une tapette! » *Tapette*. Sans que personne ne m'ait jamais expliqué la définition de ce mot, j'ai tout de suite compris ce qu'il voulait dire. Il désignait ce petit quelque chose d'incompréhensible qui bouillonnait en moi. Il nommait la cause du sentiment ambigu que provoquaient les baisers de Jeannie. Lorsque mon sexe durcissait à la vue du jeune homme musclé dans les publicités de savon *Irish Spring*, c'était lui, c'était ce mot qui s'agitait en moi. *Tapette*. Un terme sale. Un mot qu'on crie à ceux qui ne sont pas comme les autres. Je n'avais pas les cheveux roux d'Élaine, ni le teint cadavérique de Jean-Sébastien, ni les oreilles défectueuses d'Éric. Pourtant, ma différence, que je jugeais invisible, semblait pire que la leur, plus saillante et plus risible. Ils en riaient tous!

Excepté Karl.

Nous sommes partis tous les deux nous réfugier au fond de la cour de récréation derrière un tas de neige pour éviter d'être atteints par les éclats de rire. Au-dessus de notre tranchée s'élevait la voix rauque de Punaise, comme venant du ciel : « Les tapettes sont partis se cacher pour faire l'amour! » Puis un chœur a entonné : « Ils s'aiment! Ils s'aiment! Ils s'aiment! » Les surveillantes ont passé près de notre cachette et nous ont ordonné d'aller jouer avec les autres. Elles redoutaient notre proximité. Privés d'abri, il nous a fallu affronter ce grand terrain miné d'insultes et cerné d'une clôture de grillages métalliques. Les moqueries pouvaient venir de n'importe quel côté, nous étions seuls pour y faire face : moi et Karl, le duo maudit.

Il m'arrivait de fantasmer que je tuais Punaise. Je voulais écraser sa bouche entre mes doigts pour qu'il cesse à jamais de prononcer le mot *tapette*. Ce mot m'angoissait. Lorsque Punaise me le vomissait en plein visage, comme foudroyé du regard de la Gorgone, je figeais sur place, incapable de toutes actions et encore moins de riposter. J'aurais voulu avoir plus de courage. J'aurais aimé être doté d'une force insoupçonnée ou de pouvoirs surnaturels pour ainsi prendre mes tortionnaires par surprise et leur donner la plus grande tape sur la gueule de leur vie. À onze ans, je rêvais d'annihiler mes ennemis de toutes mes forces à grands coups de poings et de mots méchants. N'étant pas de nature très violente, ces pulsions de mort envers mes bourreaux auront toujours été de l'ordre du simple fantasme; d'autant plus que ces images atroces généraient en moi énormément de culpabilité. Il serait plus juste de dire que la majorité du temps, c'est ma propre mise à mort à laquelle je songeais. Je prenais plaisir à imaginer mon suicide dans de nombreuses mises en scène toutes aussi pathétiques les unes que les autres. Ces scénarios s'élaboraient surtout à l'heure du coucher. Je me pendais dans l'entrée de l'école après avoir écrit une longue lettre d'adieu où j'accusais Punaise et ses camarades d'être responsables de ma fin prématurée. Par mon suicide, je voulais les tuer à petit feu et à grands coups de remords. J'imaginais mon âme sur un nuage épiant leurs réactions, jouissant de les voir culpabiliser à mort et regretter leurs paroles blessantes. En position fœtale dans mon lit, je jubilais au milieu de ces rêveries cathartiques et sombrais lentement dans le sommeil.

J'ai entretenu ces scénettes jusqu'à la fin du secondaire. Au fil des années, mes rêveries sont devenues plus violentes et sanguinaires. Je veillais à ce que leur intensité soit égale au degré de culpabilité que je souhaitais faire ressentir à mes bourreaux. La douleur et la colère comprimée au creux de mes entrailles bouillonnaient comme le noyau de la terre s'agitant sous l'épaisse croûte terrestre. Ces scènes étaient mes volcans. Je crachais à grands jets de magma ma haine, mon désespoir, ma détresse et mon

impuissance. Je devenais enfin le héros de mon histoire. Un demi-dieu triomphant sur ses ennemis, un genre de Jésus se sacrifiant pour son propre compte. Je les voyais tous se prosterner au pied de ma croix, mouillant mes pieds de leurs larmes coupables pendant que moi, couvert de sang, je poussais mon dernier souffle les yeux tournés vers le ciel.

Pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Je croyais améliorer mon sort en me taisant. Je ne voulais pas envenimer les assauts avec mes ripostes. Je m'en veux de ne pas avoir su élever de barricades assez solides contre ces coups vicieux. Je me déteste d'avoir accueilli leurs insultes à bras ouverts et d'avoir en quelque sorte consenti à leur méchanceté. Il y a quelques années, on a donné un nom à cette violence en milieu scolaire : *intimidation*. Je n'aime pas ce mot. Il est trop gentil, trop élégant, trop faible. C'est un mot pour les frileux! Moi, on ne m'a pas intimidé : on m'a chié dessus. On a délibérément craché sur moi, on m'a détruit, on m'a jeté dans une sous-catégorie où je ne valais rien. J'étais une cible de choix. Je n'aurai jamais réussi à me faire aimer des garçons de mon école. Ils m'ont nourri de leur rejet durant tant d'années que j'ai fini par y prendre goût.

Mon regard a violemment percuté le sien :

- J’pense que j’ai des sentiments pour toi, Fred.
- Mais on n’se voit que depuis un mois! Tu trouves pas ça un peu précipité?
- Non.
- Pis j’ai été clair depuis le début : j’veux pas de chum! Nous deux, c’est juste du cul!
- C’est pas grave. (...) Dis-moi que tu m’aimes.
- Quoi ?!
- Dis-moi que tu m’aimes! Joue le jeu. Juste une fois. J’veux avoir un aperçu de ce que ça ferait. Je veux entendre ces mots résonner avec ta voix. Dis-le comme si c’tait vrai. P’t’être que ça va te faire changer d’idée.
- T’es complètement fou!

Frédéric est brusquement sorti du lit qu’on venait à peine de barbouiller. J’ai pu contempler son corps nu. Je pensais : « Regarde bien. Observe chaque ligne. Fait l’inventaire des muscles. Photographie-le tant que tu peux, tu l’as déjà perdu ». Il s’est rhabillé en silence. Il n’a plus rien dit. Son corps a traversé la chambre. J’ai tout filmé. J’ai capturé l’instant où sa silhouette s’est évanouie. J’ai capté le bruit de ses pas traversant la cuisine. Son départ m’a semblé interminable. Puis la porte d’entrée s’est refermée. Il ne m’a plus jamais donné signe de vie.

Je croyais en des possibles qui ne te seraient jamais venus à l'esprit, Frédéric. Je me suis raconté de belles histoires à temps perdu, de jolis mirages pour moi tout seul. Je nous dessinais un futur qui ne t'appartenait pas, dont tu n'avais jamais rêvé. Puis je me suis fracassé la tête sur le mur de verre que tu avais pourtant – dès le départ – installé entre nous.

Au moment où j'écris ces lignes, on déshabille petit à petit la Plaza St-Hubert. On l'ampute de ses corniches de verre. Plus j'écris, plus j'ai l'impression qu'on me pèle. Je suis la Plaza St-Hubert. Comme elle, je n'ai plus de toit pour me protéger de la pluie. L'écriture me vulnérabilise et j'ai peur. Les vitrines sont maintenant offertes et on peut voir à l'intérieur. Ce n'est pas toujours très joli... Sur les trottoirs, des têtes et des poupées m'observent. Elles se perdent parmi les tissus trop colorés, les perruques et les robes de mariées. Ici, le beau côtoie le laid, le kitch et le branché; une œuvre inégale qui tend dangereusement vers le mauvais goût. La mise à nu de la Plaza St-Hubert est nécessaire à un rhabillage plus harmonieux. Tous les efforts seront mis en place pour transformer ses racoins les plus sombres... Moi aussi je m'active à rendre mes noirceurs esthétiques. Je les manipule pour leur donner un peu de couleur. Je les ornemente au gré des mots que je choisis pour parler d'elles. Je les contemple ainsi nouvellement habillées et je les trouve soudainement un peu plus supportables. Mes noirceurs ont fière allure lorsqu'elles sont endimanchées de métaphores et de mots raffinés. Elles sont alors plus faciles à accueillir et je ressens moins de honte à l'idée de les offrir.

J'ai sept ans. Avec ma grand-mère, je regarde de vieilles photos de famille. Tout en contemplant ces portraits noirs et blancs, je me demande si ces gens, qui prennent la pose sur du papier jauni, avaient conscience de vivre dans *l'ancien temps*. Soudainement, je fige, je réalise brutalement que mon monde à moi va aussi finir par disparaître et que plus tard, un autre petit garçon regardera ma photo en se posant les mêmes questions que moi! Je ne sais rien de ce futur petit garçon et l'homme sur la photo que je tiens entre mes doigts n'aura jamais été mis au fait de ma venue dans le monde. Comme cet ancêtre qui me dévisage dans son décor ancien, moi aussi je finirai par appartenir au passé. Où sont allés ces gens disparus qui défilent sous mes yeux? Qu'en est-il de leur histoire? Personne ne l'a écrite, elle s'est perdue dans le temps. Le son de leur voix, éclats de rires, leurs pleurs et les cris se sont disséminés dans le grand silence de leur mort. Les cimetières sont remplis d'histoires qui ne nous seront jamais racontées. Des histoires par centaines déchiquetées. Un jour, moi aussi, je serai néant.

- À quoi tu penses mon trésor?
- Je pense à la mort, grand-maman.

À l'âge où les enfants ont une idée plutôt abstraite de la mort, où ils la perçoivent comme étant quelque chose de très éloignée d'eux, moi, j'y pensais fréquemment. La mort me faisait peur.

- Ce n'est pas dangereux la mort, mon trésor : on s'en va simplement retrouver Dieu!

Je regarde ma grand-mère. Elle me sourit. Je ne sais pas si l'idée d'aller rejoindre notre Sauveur après le trépas me réconforte... Je suis surtout triste de constater que grand-maman est sans doute plus près de la mort que moi. Karl a perdu la sienne le mois

dernier, le départ de ma grand-mère est donc imminent. Je scrute son visage marqué par le temps, il a sans doute mille et une histoires à raconter. Ma grand-mère avait vécu, elle, dans *l'ancien temps*. Elle avait connu ces personnes en noir et blanc sur les vieilles photos. Elle les avait vu vivre, parler, bouger... Elle les croyait maintenant auprès de Dieu avec grand-papa et tous les autres. Grand-maman me racontait souvent des fragments de son passé. Au fil de ses récits, quelque chose chez elle s'envolait ailleurs et son regard devenait triste.

Mon enfance n'aurait pas été la même sans ma grand-mère. Ensemble, nous faisons de grandes promenades sur le bord du Richelieu. Nous contemplions les fleurs dans les jardins et les mouettes au-dessus de l'eau. Nous parlions de choses sérieuses sans toutefois plonger trop loin dans les confidences. Je ne lui disais rien de ce qu'on me faisait subir dans la cour de l'école et grand-maman gardait ses secrets du passé pour elle. Mais je suis persuadé qu'au fond de nous-mêmes, nous étions au fait nos détresses respectives, sans pour autant en connaître les causes. Comme tant d'autres histoires, celle de ma grand-mère est restée en suspens. Son histoire, je la porte un peu en moi et j'essaie de toutes mes forces de la garder vivante.

À la fin de sa vie, ma grand-mère était démente. Elle partie bien avant de mourir. Je l'ai abandonné à sa vieillesse, trop occupé que j'étais à vivre ma nouvelle vie de jeune adulte. Elle n'aura jamais connu l'homme que je suis devenu et j'aurai appris à la connaître bien après son départ; la famille se sera chargée de me livrer ses plus grands secrets. Inceste. Abus sexuels. Violences. Bipolarité. Les albums me racontent aujourd'hui une toute autre histoire, un récit plus sombre que les photos ne révèlent pas. La vie de ma grand-mère aura été une gigantesque montagne russe. Dans son existence tourmentée, j'ose espérer avoir été pour elle une part de lumière et de ravissement. Je lui écrivais des poèmes qu'elle conservait précieusement et je lui offrais souvent des roses, sa fleur préférée. La dernière fois que je l'ai vue, un peu avant sa mort, son discours était déconstruit et elle ne reconnaissait plus personne. Seul son

regard était intact. Ses yeux se posaient longuement sur moi, se faisant insistants et je sentais qu'ils se souvenaient de quelque chose. J'étais là, quelque part dans ses souvenirs, souriant sur une des photos de son album mental barbouillé. Mais elle n'était plus en mesure de se rappeler mon nom. Ses mains tremblaient un peu. Elle répétait sans cesse qu'elle n'était pas encore morte, comme un avertissement. Je profitais de chaque minute, sachant que bientôt, je n'entendrais plus le son rauque de sa voix. Je cherchais en elle un restant de lucidité, une étincelle de mémoire. Je me rappelle lui avoir pris la main. Elle m'a regardée. Je lui ai dit que je l'aimais. Elle a dit : « Moi aussi je t'aime mon trésor. » J'ai quitté la chambre.

Son regard nous a transpercé tour à tour :

- Dorénavant, à chaque récréation et sur l'heure du midi, les garçons jouerons au baseball et les filles au ballon-chasseur.

Une fois la sentence prononcée, la mère de Punaise s'est levée et elle a commencé à gribouiller quelques équations pour la leçon de mathématique. Elle était prof de sixième année, la mère de Punaise, et ce qu'elle venait de nous annoncer me terrorisait. J'ai regardé Karl assis à ma droite, il fixait droit devant lui tout en se mordillant frénétiquement la langue. Il était aussi bouleversé que moi. La décision était irrévocable et nous savions qu'il serait impossible de la faire changer d'avis. Je la détestais avec autant de force que je haïssais son fils.

- Le sport, c'est bon pour la santé et ça vous occupera durant les récrés au lieu de faire des bêtises.

Voilà que nous étions tous punis pour deux ou trois idiots qui s'étaient amusés à pousser quelques élèves de troisième année dans la grosse flaque de boue qui se formait chaque printemps au fond de la cour d'école. Je rageais. Elle me dégoutait, la mère de Punaise, avec son haleine de nicotine et ses gros index jaunes qu'elle léchait avec avidité lorsqu'elle tournait les pages de nos cahiers. J'étais complètement ahuri de l'entendre vanter les bienfaits du sport alors qu'elle prenait sa voiture pour venir nous faire la classe, elle qui habitait pourtant à une minute de marche de l'école. À nouveau, je me suis tourné vers Karl, nos regards se sont croisés. Pas besoin de nous parler, nous étions au fait de nos paniques réciproques. Nous avions le sport en horreur. Je n'avais jamais tenu de batte de baseball et Karl ignorait tout des règlements. Nous savions l'humiliation qui nous attendait. Les autres garçons nous choisiraient en dernier au

moment de constituer les équipes et les occasions ne manqueraient pas pour rire de nous. Affolé, Karl a murmuré :

- Il faut trouver un moyen d'échapper à ça!

Elle avait l'ouïe fine, la mère de Punaise. Elle s'est retournée vivement et a jeté un terrible regard dans notre direction :

- Il y a un problème, les garçons? Ce sera dur pour vous hein d'abandonner la compagnie des filles durant les pauses?

Tout le monde a ri. Punaise était fier de sa mère, elle visait juste. Une boule s'est formée au fond de ma gorge. Mais il me fallait rester fort. La mère de Punaise ne devait pas remarquer mes yeux larmoyants, je risquais l'humiliation! J'ai tourné le regard vers les grandes fenêtres de la classe qui donnaient sur la rue, comme pour fuir ma réalité. La vie nous offre souvent de curieux hasards, ainsi j'ai aperçu ma grand-mère marchant dans la rue. Elle habitait près de l'école primaire, et c'était le matin, après la messe de neuf heures, qu'elle faisait sa longue promenade quotidienne. J'aurais tout fait pour pouvoir descendre la rejoindre, mais j'étais pris en otage dans cette prison remplie de pupitres et d'enseignantes totalitaires. Bientôt, la silhouette de ma grand-mère a sorti de mon champ vision limité par le cadre de la fenêtre. J'ai alors été pris d'un énorme sentiment d'abandon. L'apparition de ma grand-mère m'avait ému au point qu'une larme avait réussi, malgré mon combat, à se frayer un chemin jusque sur ma joue. Cette larme n'avait pas échappé à l'œil de lynx de la mère de Punaise qui profita de cette opportunité.

- Bon, voilà qu'il pleure maintenant!

Tous les visages se sont tournés vers moi. Certains jubilaient de m'apercevoir en larmes, voir un garçon pleurer était une chose rare, un moment à ne pas rater. En revanche, comme c'était moi le garçon en question qui pleurait, leur excitation a été de

courte durée : puisque j'étais une *tapette*, il était normal que je pleure comme les filles – Élane pleurait presque chaque semaine pour tout et n'importe quoi, plus personne n'en faisait de cas. Mes larmes à moi ne faisaient que renforcer leur idée : j'étais un *fif*. Je venais de leur donner raison. J'anticipais déjà la première partie de baseball lors de la récréation à venir... Je savais qu'on ne serait pas tendre envers moi. La mère de Punaise devait bien se douter elle aussi de ce qui m'attendait et ça semblait être le cadet de ses soucis. Pas de place pour les geignards dans cette classe.

- Au lieu de pleurer, viens donc au tableau résoudre cet exercice de mathématique.

Décidément, elle n'en avait pas fini avec moi, la mère de Punaise. Les sports et les mathématiques étant mes faiblesses, elle ne me demandait jamais d'aller au tableau lorsqu'il s'agissait de grammaire, elle préférait se rabattre sur Francis qui peinait à assimiler les règles de l'orthographe. Elle aimait l'humiliation. Naturellement, je ne comprenais rien à ce fichu problème de math. J'ai griffonné quelques calculs. J'avais tout faux.

- Je me demande si tu seras aussi bon au baseball tout à l'heure qu'en mathématique mon cher! Karl, veux-tu venir au secours de ton ami?

Parmi les chuchotements qui se sont élevés au-dessus des pupitres, j'ai cru entendre : « Karl va au secours de son amoureux ». Peut-être était-ce mon imagination, peut-être s'agissait-il de Punaise et des autres qui s'en donnaient à cœur joie au fond de la classe... Je n'en sais rien. Le sourire qui se révélait sur le visage de la mère de Punaise montrait bien qu'elle se délectait de ma détresse et de ma honte. Mais Karl était maintenant auprès de moi. Nous nous tenions ensemble, debout, le dos tourné à la classe, face au grand tableau noir. Aux côtés de mon ami, je me sentais un peu plus solide. La craie à la main, il me prenait des envies soudaines d'écrire ma rage. J'aurais eu assez d'inspiration pour couvrir en entier ce grand rectangle obscur de milliers de

phrases assassines. Je l'aurais illuminé par ma colère. La mère de Punaise aurait alors pu enfin découvrir ma véritable force.

– Ok les garçons, vous pouvez regagner vos places.

Je suis retourné à mon pupitre en conservant la craie au creux de ma main. Je serrais la paume de toutes mes forces, ce bout de calcaire venait symboliser ce qui bouillonnait au fond de moi, une grogne qu'il me fallait comprimer. J'ai mis la craie au fond de ma poche. Je l'ai conservée longtemps, comme un objet précieux, comme une relique devant laquelle on se prosterne car je savais qu'un jour je serais en mesure de raconter son histoire.

Dans un café, j'analyse son visage. Il a de beaux yeux, mais son regard me fuit.

MOI. Tu cherches quoi?

LUI. Rien de précis, toi?

MOI. Être aimé.

LUI. C'est pathétique.

MOI. Non. Je ne crois pas.

Silence.

MOI. Tu veux qu'on se revoie?

LUI. Non. Je ne crois pas.

À la sortie du café, j'aperçois Frédéric de l'autre côté de la rue. Je trouve la coïncidence trop parfaite et je ne peux m'empêcher de sourire. Deux mois plus tôt, lui et moi faisons connaissance au même endroit, assis à la même table; l'histoire se répète. Je cumule les rendez-vous et j'additionne les défaites. Je veux trop. Frédéric s'éloigne, il ne m'a pas vu. Je voudrais courir derrière lui. Crier son nom. Mais je ne bouge pas.

Mon Dieu, faites qu'il se retourne!

Mes pieds se sont enlisés. Frédéric est avalé par la foule, sa silhouette s'estompe. Je n'ose pas. Aller à sa rencontre serait de l'acharnement. La douleur se ravive. Celle causée par le rejet. Je reconnais cette vieille blessure. Autour de moi virevoltent des bribes de conversations. La ville suit son cours, complètement indifférente à ma souffrance. Son flot me déloge du trottoir dans lequel je m'étais amarré. Je n'ai d'autre choix que de le suivre. Mon corps est en mouvance mais mes pensées se sont figées.

J'aimerais pouvoir te haïr, Frédéric, mais je n'ai rien à te reprocher. Ton mur était là, je n'ai pas su le reconnaître. J'ai voulu le défier, le faire tomber. Je l'ai nargué, je me suis rivé à lui; il a été plus fort que moi. Aujourd'hui je n'ai plus accès à toi. Tu ne vis que dans mon souvenir. Tu es brumeux et fuyant. Je n'ai plus rien pour m'agripper. Tes yeux ne se poseront plus sur moi et je ne me perdrai plus dans tes regards. J'ai déchiré mes dessins. Que de temps perdu à rêver pour rien! J'attends au creux de ma pénombre que tes contours se dissipent...

Il a quitté la route des yeux et son regard s'est braqué sur moi :

- Tu aurais pu me le dire que j'avais une tache d'encre sur la joue!
- Je n'avais pas remarqué, je suis désolé...
- Tu es censé être là pour moi! J'ai eu l'air de quoi moi devant tout le monde avec une ligne de stylo dans le visage? Je suis sûr que tu le savais et que tu n'as rien dit! Tu devais être content de me voir ainsi ridiculisé!
- Non! Je te jure que je n'avais rien remarqué! De toute façon, personne n'a dû le voir, ça ne paraît pas tant que ça! Si j'avais vu, j'aurais...
- Ta gueule !!!

Le cri d'Anthony a inondé la voiture. Les échos ont vibré durant tout le trajet et bien plus longtemps encore... Saisi par cet éclat de rage, je me suis tu. Je regardais le paysage défiler. J'aurais voulu être un de ces peupliers qui bordaient l'autoroute 20. Tout me semblait tellement plus paisible à l'extérieur... Malgré le silence, un vacarme grondait, ses ondes violentes me donnaient mal à la tête. Mon cerveau était le lieu d'un terrible duel : étais-je fautif ou victime? J'étais à la fois envahi par la culpabilité et par la colère.

Je dois le quitter.

Mais sans lui, tu n'es rien!

Aucune parole n'a été prononcée du reste du trajet. Chaque fois qu'il le pouvait, il regardait son visage dans le rétroviseur en poussant un soupir d'exaspération; ce petit manège ayant pour but de me rappeler ma faute. J'avais envie de crier à mon tour. Lui

dire que tout ce cirque n'avait ni queue ni tête! Mais je savais qu'il valait mieux pour moi de me taire. Anthony aurait été capable de se ranger sur l'accotement et de m'ordonner de faire le reste du trajet à pied. Je devais tout avaler, prendre le blâme et me l'enfoncer bien profondément dans le gosier. J'essayais de m'évader, de penser à autre chose. Mais le cri d'Anthony résonnait dans ma tête. Il parasitait mon corps dans sa totalité. Tous mes faits et gestes se faisaient en fonction de lui et de ses humeurs; j'étais à sa merci. La voiture s'est engagée dans l'entrée de notre cour. J'appréhendais ses premières paroles qui jailliraient de sa bouche. J'étais persuadé qu'Anthony n'en avait pas fini avec moi, je me préparais à recevoir les invectives de front. Il a éteint le moteur et s'est tourné lentement vers moi : « Tu veux manger quoi ce soir mon amour? »

Quelque chose m'aveugle. Engourdi. Assommé. J'ai toujours soif. Je sens que je me perds. Envouté. Je suis impuissant. Qui étais-je?

« Tu es un bon à rien ».

Je suis un bon à rien. La colère d'Anthony est immense. Elle me submerge. Je ramasse constamment les pots qu'il casse. Le dos vouté, je m'excuse à sa place. Je ne sais plus quoi faire de toutes ces miettes. Je les porte à ma bouche et les avale. Elles demeurent coincées au fond de ma gorge. Je pleure.

« Sans moi tu n'es rien ».

Sans lui je ne suis rien. Et je le crois. Je pleure parce que je le crois.

J'aurai mis cinq ans avant de me rendre compte que ma relation avec Anthony était toxique. Telle a été ma première histoire d'amour. Anthony avait charmé tout le monde : mes amis, ma famille... Puis, petit à petit, il s'est efforcé de me faire couper les ponts avec chacun d'eux. J'étais isolé sur une île, Anthony en était le maître. Je m'efforçais de répondre à tous ses besoins et lui prenait plaisir à ignorer les miens. Habitué aux rabaissements, je déambulais dans ce quotidien qu'Anthony dirigeait d'une main de fer. Il avait reniflé ma faille. Il ne lui restait plus qu'à foncer dedans. Pas de pitié! Mon corps semblait être en mesure de pouvoir supporter les coups, il avait bien appris à tout encaisser. Je ne sais pas si on peut parler d'endurcissement ou de résilience, mais la violence ne me rebutait plus. Je l'accueillais. Personne dans mon entourage ne se doutait de ce qui se jouait en vase clos. Les cris d'Anthony franchissaient rarement les murs de notre appartement.

Une folie sournoise habitait le corps d'Anthony, guidait ses actes et le privait d'empathie. Une folie contagieuse. Si bien qu'il aura réussi à semer le doute sur ma propre condition mentale. Ses sauts d'humeurs se succédaient et je peinais à les suivre. Durant les cinq années passées auprès de lui, j'étais en perpétuelle tension. Il en jouissait. Chaque tempête se terminait par de surprenantes marques d'affections. Je vivais chaque période de bon temps sous la menace d'une colère imminente. Tant bien que mal, j'essayais de m'ajuster à ce climat bipolaire. Je ne faisais que me maintenir dans un état d'angoisse permanent. Au fil des années, l'emprise d'Anthony s'est resserrée. J'étouffais. Puis un jour, Anthony a décidé qu'il ne pourrait plus rien retirer de moi; il m'avait complètement siphonné. J'étais une enveloppe vide. Je ne lui servais plus. Le temps était venu pour lui de dénicher une nouvelle proie.

Il a pris mes affaires, les a entassés dans deux gros sacs à ordures noirs et m'a demandé de partir de chez lui. Sans contester, je suis sorti.

La lente guérison d'une âme qu'on a bêtement laissé se faire piétiner... Tout de moi avait disparu. Mon identité avait été fracassée contre un mur et avait volé en éclats. Il m'a fallu ramasser les bouts de verres un à un. Mes fractures se sont ressoudées. J'ai passé des soirées entières à raconter mes déboires à des visages tièdes aux yeux livides. Leur regard quittait régulièrement le mien, faisant ainsi l'aller-retour entre mon visage et l'horloge accrochée au mur afin de s'assurer de ne pas dépasser l'heure qui m'était allouée. « Tu vas voir, c'est éprouvant, la thérapie. C'est comme se déshabiller lentement, se retrouver soudainement nu pour un temps, puis, petit à petit, se revêtir de morceaux de linges neufs ». Ce psy était drôlement fier de sa figure de style. Ses yeux pétillaient. Je crois qu'il a prononcé cette phrase d'un seul souffle. Les mots se sont tranquillement déversés dans l'océan de mon cerveau malade. Il avait raison : j'étais nu. Une nudité extrême où même la peau du corps avait été retirée. Mon corps filtrait la lumière comme un prisme. Il me tardait de revêtir mes nouveaux habits. Je déambulais dans les ruines qu'Anthony avait laissées derrière lui, craignant constamment de croiser à nouveau son regard. Je l'anticipais caché derrière chaque mur décrépi, prêt à bondir sur moi dans le but de s'assurer que je sois bel et bien anéanti. Il m'a surpris à quelques reprises, me relançant par courriel ou me téléphonant tard le soir, prétextant vouloir prendre de mes nouvelles ou me demandant de passer chez lui pour récupérer un futile objet m'appartenant. Anthony voulait m'achever, mais je résistais à ses appels. Jusqu'à ce jour, je ne l'ai jamais revu. J'aurais pourtant tellement à lui dire. Tant de haine à déverser... Mais je sais que mes mots viendraient s'échouer sur une plage déserte. Anthony serait sourd à ma plainte. J'ai donc jeté de l'eau sur mes braises et j'ai éteint moi-même l'incendie. Le plus dur aura été de dissoudre l'emprise; même séparé par une centaine de kilomètres, sa main invisible se sera longtemps agitée au-dessus de ma tête.

Lorsque j'ai compris que j'étais homosexuel, je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas cherché à changer ma nature. Je n'ai pas voulu me tuer. J'avais simplement peur. Très peur. Peur de le dire à ma mère. Son opinion sur la chose m'importait plus que tout au monde. Je voulais sa bénédiction. Je ne l'ai pas eue. C'est comme foncer dans un mur. C'est quémander une caresse à des bras qui refusent de s'ouvrir.

Chers parents,

Si je vous écris ce soir, c'est qu'il me serait pénible de vous annoncer ce qui suit de vive voix : j'aime les garçons.

Poubelle.

Chers parents,

Je sais que l'annonce qui va suivre détruira tous les rêves que vous vous êtes forgés à mon sujet : je suis homosexuel.

Poubelle.

Chers parents,

Je suis gai et ce n'est pas votre faute. C'est comme ça, c'est tout.

Poubelle.

Chers parents,

Par la présente, je vous annonce mon homosexualité.

Je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Poubelle.

Chers parents,

Je suis une tapette.

Voilà.

J'aurais voulu être le prince du bal des finissants. Faire le beau aux côtés de Martin qui en a été le roi. Qu'il désavoue sa reine et qu'il m'offre la dernière danse. Qu'il m'enlève dans sa voiture pour un après-bal juste pour nous deux. À l'aube de mes seize ans, j'aurais aimé pouvoir vivre cet amour interdit. L'afficher au grand jour. Danser un *slow* avec Martin au milieu de la piste. N'être que deux adolescents qui s'aiment, noyés parmi les robes trop onéreuses et les costumes mal ajustés. Mais le conte de fées ne s'est pas passé ainsi. Dès le départ, mon carrosse a été changé en citrouille et ma fée marraine est restée tranquillement chez elle...

J'avais attendu ce grand moment avec impatience. Non pas pour le costume ni pour l'événement en lui-même, mais bien parce que le bal des finissants venait sonner la fin d'un long supplice. J'ai vu plusieurs visages pour la dernière fois, dont ceux de mes tortionnaires. Je m'étais présenté au bal non sans craintes : l'idée m'exposer me terrifiait. Mais je tenais tout de même à prendre ce risque, le bal était pour moi l'occasion d'aller au bout des choses et de boucler la boucle. Fuir le bal était synonyme de lâcheté.

Je n'étais pas accompagné. Karl y allait avec une amie. J'ai demandé à mon père de me déposer quelques rues plus loin, je préférais arriver à pied plutôt que de descendre de la voiture paternelle à la vue de tous. Je tenais à limiter les dégâts... J'avais loué un quelque chose de classique avec de belles chaussures noires cirées. Je marchais ainsi accoutré en direction de la salle de bal. J'angoissais. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Le micro serait à la disposition de tous, il y aurait des discours, des prix... Une occasion en or pour mes bourreaux.

À un coin de rue de l'endroit, je me suis figé. Mes chaussures neuves sont devenues deux blocs de béton. Je m'enfonçais dans le sol, croulant sous le poids de toutes ces

années de railleries et de rabaissements. J'avais l'impression de me diriger tout droit vers l'assaut final, vers une explosion de rires généralisée. Mais il me fallait avancer malgré mes craintes. Je devais en finir avec tout ça. Je chancelais. À la sortie du trottoir, j'ai perdu pied, un genou sur l'asphalte. Je me suis relevé. J'ai vérifié mon pantalon noir, pas de dégâts, seulement quelques traces de poussière de rue que j'ai dégagé du revers de la main. Au loin, j'entendais les voix de la fête s'élever. L'écho des rires venaient à mes oreilles comme un avertissement. L'étau se resserrait autour de mon ventre. J'avais l'impression d'avancer à contre-courant. Mais je devais aller de l'avant. Je passais devant des maisons où j'apercevais par les fenêtres des ombres occupées à vivre à la lueur des lumières des salons. Au bout de la rue, je voyais les escaliers menant à la salle de bal. J'ai entendu une voix crier : « Punaise! ». Il était là. Lui, Martin et les autres. Ils avaient une fille à leur bras. J'étais seul dans le noir. Je vis au loin Punaise se détacher de la masse pour aller faire l'accolade à Martin. Je les espionnais. Martin et Punaise discutaient avec les autres. Je ne discernais rien de la conversation mais j'étais persuadé qu'il était question de moi. Des rires s'envolèrent et allèrent mourir à la cime des arbres. Je pris une grande respiration. Péniblement, je me suis remis en route. À quelques pas des grands escaliers, j'ai reconnu Jeannie. Elle se tenait tout en haut et accueillait les invités. Lorsqu'elle m'a aperçu, elle me fit un sourire, ce qui m'a donné un peu de courage. « Tu as eu chaud! » Je ne m'en étais pas rendu compte : j'étais en nage! L'angoisse avait fait perler la sueur sur mon front. Jeannie m'a tendu un mouchoir. On a parlé un peu, puis elle m'a regardé de haut en bas et m'a dit avec un drôle de sourire que Karl était déjà dans la salle.

Lorsque j'ai vu Karl, j'ai constaté avec effroi que nous avions loué le même costume. Seule la couleur des cravates différait, la mienne bourgogne et la sienne verte. Chaque regard qui se posait sur nous était accompagné d'un petit rire étouffé. Le fait que les deux *tapettes* de l'école aient le même habillement ne pouvait être ignoré. À la table de Punaise et de Martin, tout le monde. On s'est regardés, Karl et moi : « On fait une belle paire tous les deux! ». On a ri. Il ne nous restait plus que ça, le rire.

La soirée a débuté, nos vêtements identiques ont sombré dans l'oubli... Une fois les discours passés et les prix remis, mes angoisses se sont dissipées. Martin a été couronné roi du bal. Je n'avais personne avec qui danser. J'ai passé la soirée sur ma chaise à regarder les autres.

Dans quelques heures, tout sera derrière moi.

Attablé aux côtés de Karl, je scrutais les visages tour à tour. Puis mon regard tomba sur Punaise. Il était seul dans un coin de la salle. Il regardait les danseurs. C'était ma chance. En moi montait une irrésistible envie d'aller le voir. J'aurais voulu lui demander pourquoi. Pourquoi il m'avait choisi moi. J'aurais voulu lui dire ma souffrance. Le forcer à me demander pardon. Il était là, seul et à ma portée. Mais j'étais cloué à ma chaise, incapable de me lever. Mes tripes voulaient mais le reste de mon corps ne suivait pas.

Longtemps après cette soirée je me suis trouvé lâche. Encore aujourd'hui, je me demande de quoi aurait eu l'air cette conversation. Aurait-elle pu changer quelque chose à la profondeur de mes blessures? Je suis resté là, immobile, à fixer Punaise de loin. Karl à côté de moi buvait sa boisson gazeuse. Nos habits semblables. Nos regards figés. Nos gestes similaires. Notre douleur commune.

C'est mon père qui fit entrer la littérature dans ma vie. Chaque soir, avant de m'endormir, il venait dans mon lit me raconter une histoire. Je me souviens de celle de ce petit poussin qui, après avoir reçu un gland sur la tête en passant sous un chêne, était convaincu que le ciel était sur le point de tomber. « Le ciel va tomber! Le ciel va tomber! » À l'instar de ce petit poussin, j'aurai vécu toute ma vie dans la crainte ultime d'un danger imminent. Les trous que j'ai aperçus dans le ciel enfant étaient un présage, mon père n'a pas pu tout réparer. J'ai trop souvent compté sur lui pour tout arranger ou pour me protéger, je n'ai jamais appris à compter sur moi. Ma vie est un grand ciel troué. Des morceaux me sont fréquemment tombés sur la tête et j'attends toujours la chute fatidique qui n'arrive jamais. J'angoisse. J'élabore des scénarios. J'entretiens mes stigmates à force de ruminer l'histoire de ce qui les a causés. Je croyais qu'en l'écrivant, qu'en la réinventant, qu'en l'esthétisant, cette histoire, je parviendrais enfin à cicatriser complètement mes plaies. Mais non. Je n'ai fait que rendre mon passé un peu plus supportable, l'écrire ne m'a pas guéri.

Je retourne donc dans mon jardin d'échecs tenter d'appivoiser mes oiseaux noirs. Je vais aussi me construire des corps de glaise à aimer. J'écrirai d'autres histoires dans la boue jusqu'à ce que le vent fasse tomber mes vieux épouvantails. Mes corneilles s'envoleront. Un jour l'herbe finira par jaillir de la vase, je pourrai m'étendre et enfin respirer l'air pur. Mais ce jour n'arrivera peut-être jamais... Alors en attendant, j'attends.

ÉCRITURE. AVEU. RÉPARATION?
PARTIR À LA RENCONTRE DE VIOLETTE LEDUC.

AVANT-PROPOS

L'essai que vous vous apprêtez à lire est écrit sous la forme d'un récit-dialogue avec l'auteure Violette Leduc. Il m'est apparu que seule cette forme hybride pouvait faire jaillir mes réflexions sur le processus d'écriture de ce mémoire. Lorsque j'ai découvert l'œuvre autobiographique de Violette Leduc, il y a quelques années, j'ai tout d'abord été frappé par la façon qu'elle avait de se raconter. J'admire sa plume, j'envie son audace et sa franchise. Mais plus percutant encore a été la rencontre avec cette personnalité singulière à laquelle je me suis rapidement attaché. J'oserais même dire que j'ai pu, à certains moments, en venir à me retrouver dans certains de ses traits... Cette proximité a généré en moi une envie de la connaître, de lui parler. J'aurais aimé savoir qui était Violette Leduc – la femme, mais aussi la créatrice – et quel impact avait eu l'écriture sur sa vie. Plus de quarante-six ans après sa mort, l'écriture de ce mémoire a permis cette improbable rencontre. Puisqu'il me fallait réfléchir sur mon propre processus d'écriture et que cette entreprise m'apparaissait comme étant des plus vertigineuses, je trouvais rassurant d'avoir Violette Leduc à mes côtés. Ainsi, sa voix a posé les principaux jalons sur lesquels je me suis appuyé pour étendre ma réflexion; avec pour toile de fond, un récit de voyage : celui de mon périple à Faucon, village où l'auteure a vécu du milieu jusqu'à la fin de sa vie.

PROLOGUE



Village de Faucon, France. Photographie prise par Yan Villeneuve, été 2016.

J'ai réveillé mon ami. Il fallait à tout prix me rendre à Faucon. Mon séjour chez lui dans le sud de la France tirait à sa fin et je tenais absolument à voir le village où Elle avait vécu avant de rentrer. Je n'avais pas informé Paulo de mon désir d'aller visiter Faucon même si j'avais quitté Montréal deux semaines plus tôt avec cet objectif bien en tête. Je ne voulais pas abuser de sa générosité, c'était sa voiture après tout... Nous nous étions couchés très tard la veille, Paulo commençait un rhume et l'idée de faire la route d'Agde jusqu'à Faucon ne l'enchantait pas vraiment. Je l'ai supplié. Je lui disais que ce dernier petit périple serait une belle façon de terminer nos vacances, que je payais l'essence et le diner, qu'on rigolerait sur la route, que le grand air soulagerait son rhume... Il a cédé. C'était un beau matin comme le sont tous les matins dans le sud de la France. Nous nous sommes mis en route. Je me sentais étrangement agité, à la fois

heureux et angoissé, comme lorsque l'on se rend à un rendez-vous avec quelqu'un d'important. Paulo s'expliquait mal la fébrilité qui m'habitait à la simple idée d'aller dans ce petit village reculé du Vaucluse; qu'y avait-il de si palpitant à voir Faucon? Je me suis décidé à lui parler d'Elle, de ses livres, de sa personnalité singulière, de son écriture qui avait été pour moi une révélation...

Nous étions sur la route depuis un bon moment déjà. Nos discussions et nos rires enflammaient l'habitacle. Je regardais régulièrement le GPS sur le tableau de bord qui indiquait notre itinéraire. C'est encore loin? Oui, encore un peu. La beauté des paysages qui défilaient gonflait mon excitation. Avignon. Carpentras. Orange. Venaison-la-Romaine. Chaque village était une station. Je me rapprochais d'Elle. J'étais en pèlerinage. Je pensais :

Vous avez déjà fait ce trajet il y a longtemps. Bien avant ma naissance. Vos yeux ont vu ces villages, ces églises, ces pierres et ces routes. Vous-même étiez en pèlerinage, marchant sur les traces de votre grand amour, Simone de Beauvoir, qui vous avait recommandé ces mêmes lieux.

- *Simone de Beauvoir traçait mon itinéraire sur plusieurs cartes pour un long voyage, sac au dos. [...] C'était le voyage de Sartre et Beauvoir avant la guerre de 1939. Mes pas, dans les leurs*¹.

En lisant vos œuvres, je me suis rapproché intellectuellement de vous, vous m'avez raconté votre vie sans fard, maintenant je vous connais et je vous comprends. Bientôt, je me tiendrai à la porte de votre maison, mais pour l'heure, je m'abreuve des panoramas qui vous ont autrefois inspirés. Dans mon esprit, vous prenez forme à

¹ Violette LEDUC, *La chasse à l'amour*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 1973, p. 88. Il est à noter que cette citation, ainsi que toutes les suivantes, ont été mises en italique afin d'accentuer l'effet dialogue entre Violette Leduc et moi.

travers ces tableaux vivants qui s'offrent à ma vue; les mêmes qui ont autrefois été effleurés par votre regard. Vous pensiez alors à Simone de Beauvoir qui les avait contemplés avant vous : « Je vous ai rencontrée, Madame, dans la couleur, dans la forme, dans la pierre d'une cathédrale, d'un archevêché, dans les roses du jardin entre la cathédrale et l'archevêché ² .»

Venaison-la-Romaine était derrière nous; j'ai su que nous n'étions plus très loin. Je guettais l'apparition de la silhouette de Faucon au détour de chaque courbe et derrière chaque forêt. J'appréhendais. J'étais ému. Dans ma tête, je me récitais l'incipit de *La Bâtarde* ³ que j'avais appris par cœur, comme une prière.

« Mon cas n'est pas unique : j'ai peur de mourir et je suis navrée d'être au monde ⁴».

J'étais absorbé dans mon incantation lorsque mon œil fut attiré par une forme sombre se détachant de l'horizon : Faucon se tenait là, en équilibre sur une petite colline.

- *Faucon était haut. Vu de loin, il dégringolait vers la droite. Il se tenait à gauche. Un village âgé en pierres* ⁵.

J'ai demandé à Paulo de se ranger sur le côté de la route et j'ai pris mon appareil photo. Il me fallait immortaliser le village où avait vécu Violette Leduc; Faucon vu de loin, dans son intégralité. Là-bas, m'attendaient sa maison, son lieu d'écriture, ses inspirations, son tombeau.

Nous nous sommes remis en route. En face de Faucon se tenait le Mont Ventoux, imposant, majestueux et fier. Paulo a garé la voiture à l'entrée du village, tout près du cimetière. J'ai entrepris de chercher la tombe. J'ai mis un certain temps à la trouver.

² Violette LEDUC, *Trésors à prendre*, Paris, Gallimard « Folio », 1960, p. 146.

³ Violette LEDUC, *La Bâtarde*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 1964.

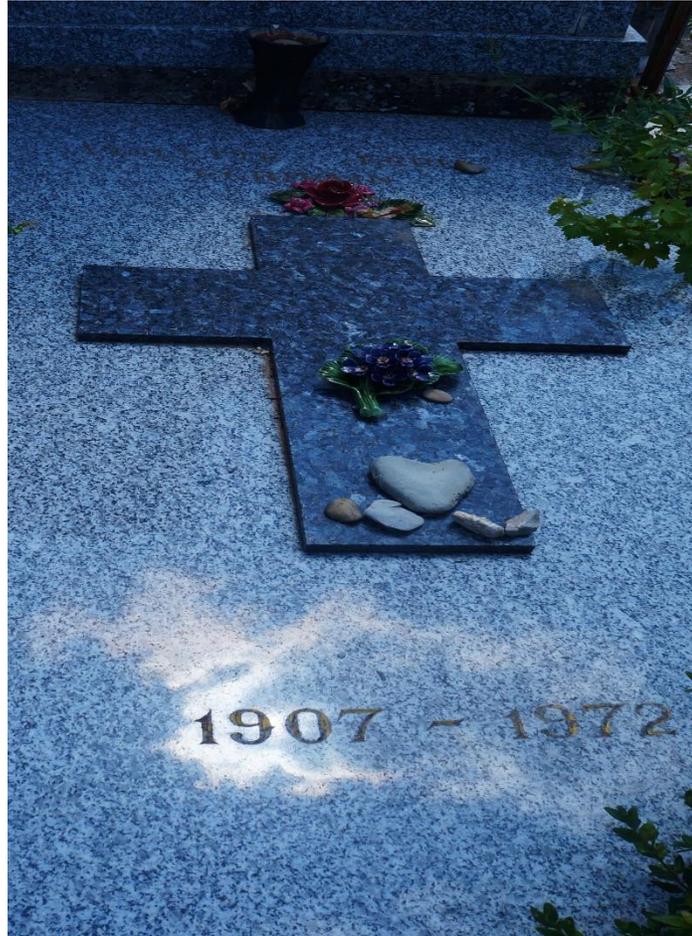
⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁵ Violette LEDUC, *La chasse à l'amour*, *op. cit.*, p. 387.

C'est qu'elle est discrète, la pierre tombale de Violette Leduc. Grise, elle se fond avec le sol, sans ornements ni éclats. Rien à voir avec les sépultures des personnages illustres qui habitent le Père Lachaise à Paris.

C'était étrange de me retrouver là, Violette Leduc juste sous mes pieds.

LE BRUIT DE L'AVEU



Tombe de Violette Leduc, Faucon, France. Photographie prise par Yan Villeneuve, été 2016.

Face à l'épithaphe, je pensais : Pauvre Violette, vous qui doutiez tellement de votre talent, vous qui étiez convaincue que votre vocation était nulle. Pourtant... J'ai traversé l'Atlantique pour venir vous voir, parce que je vous admire, parce que vos écrits m'ont profondément touché.

- *Mon autobiographie est une erreur. J'ennuyais, j'ennuierai. [...] Je ne crois pas en moi* ⁶.

Moi aussi j'écris. Moi aussi je doute. Comme vous j'écris sur moi, sur mon passé, mon enfance douloureuse...

- *Tu te brûles les ailes, minable papillon, écrire ne sera plus un secret. Tu t'exposes. Je raconte ma vie, écrire est devenu ma vie. Croyez-moi, je ne me prends pas au sérieux quand je noircis du papier. Faut-il continuer de la raconter? Ne faut-il pas?* ⁷

Comme vous, ces questions m'ont obsédé tout au long de mon processus d'écriture : Ai-je raison de me raconter ainsi? Vais-je trop loin dans la confession? Pourquoi m'exposer de cette façon? Utiliser le « Je », vraiment? Puis-je réellement raconter ceci ou cela? Que dois-je censurer?

- *Écrire ou se taire?* ⁸

Le choix entre écriture et silence s'est aussi imposé à vous, vous en faites d'ailleurs mention à quelques reprises dans votre second ouvrage autobiographique *La folie en tête*, qui se termine d'ailleurs avec cette interrogation. Pourtant, vous n'avez pas choisi de vous taire, pourquoi? Près de trente ans après votre mort, on écrit toujours des études sur votre œuvre – signe que votre voix est encore écoutée. L'une avance que « malgré les difficultés, l'écriture [est] devenue le seul but et une forme de salut pour [vous] ⁹ ». En 1964, Simone de Beauvoir a écrit la même chose dans sa préface à *La Bâtarde* ¹⁰. Je serais curieux de vous entendre à ce sujet. Cela dit, vous ne seriez pas la première

⁶ Violette LEDUC, *La chasse à l'amour*, *op.cit.*, p. 235.

⁷ Violette LEDUC, *La folie en tête*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 1970, p. 77.

⁸ Violette LEDUC, *La folie en tête*, *op. cit.*, p. 587.

⁹ Colette TROUT HALL, *Violette Leduc la mal aimée*, Amsterdam : Rodopi, 1999, p. 25.

¹⁰ Simone de BEAUVOIR, « Préface » dans Violette LEDUC, *La Bâtarde*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 1964, p. 7.

écrivaine à brandir l'écriture comme source de salut! Marguerite Duras aborde elle aussi ce sujet dans son essai *Écrire* : « Se trouver dans un trou, au fond d'un trou, dans une solitude quasi-totale et découvrir que seule l'écriture vous sauvera. ¹¹ » Pour ma part, je ne peux passer outre l'aspect salvateur de l'écriture. Cette dernière est devenue une porte de sortie me donnant accès à un droit de parole qui m'a longtemps été refusé. Condamné au mutisme par le harcèlement scolaire, c'est l'écriture qui m'a permis de briser le silence. De donner voix à une souffrance qui hurlait au plus profond de mon être; un cri qui devait être entendu.

Mais peut-on trouver réelle satisfaction par le biais d'un médium aussi silencieux qu'est l'écriture lorsque l'on ressent un viscéral besoin de crier? Écrire, c'est « hurler sans bruit ¹²»; Marguerite Duras fait état de ce paradoxe dans *Écrire*. Elle dit également que « c'est curieux un écrivain. C'est une contradiction et aussi un non-sens. Écrire c'est aussi ne pas parler. C'est se taire¹³. » Vous, Violette, qui questionniez le choix entre se taire et écrire, ne trouvez-vous pas que l'écriture est aussi une forme de mutisme? Écriture : silence. Lecture : silence. Pour Hélène Cixous, l'écrivain est celui qui s'efforce de traduire « dans l'ultrasilence de l'écriture les cris aigus et brefs de la réalité¹⁴». Pour ma part, je constate que je prends plaisir à mettre silencieusement des mots sur ma douleur, à lui donner vie dans le silence de l'écriture, à créer un langage pour parler d'elle, à puiser à la source même de cette souffrance pour en élaborer une forme. L'écriture m'a permis de « pousser les cris jusqu'à la musique ¹⁵» et de la faire vibrer à l'intérieur. Ainsi, j'ai combattu le silence par le silence, j'ai pu me révéler sans faire de bruit. Parce que le silence me donnait toute la place qu'il me fallait pour m'exprimer, parce qu'il n'y avait personne (d'autre que moi) pour me juger.

¹¹ Marguerite DURAS, *Écrire*, Paris : Gallimard « Folio », 1993, p. 20

¹² *Ibid.*, p. 28.

¹³ *Idem.*

¹⁴ Hélène CIXOUS, *Ayâ! Le cri de la littérature*, Paris : Galilée, 2013, p. 53.

¹⁵ *Idem.*

Silencieux, j'ai couché avec satisfaction mes mots (mes maux) sur la page blanche, et c'est en silence qu'ils seront lus.

- *Le silence. Impérieux. Péremptoire comme une averse de grêle. Colossal comme un nuage de Hollande. Irrésistible. Il me foudroie quand je divague, il me brûle quand je monologue*¹⁶.

Le silence. Vous le décrivez comme étant à la fois irrésistible et brutal. Il vous habite. De même que la solitude qui en découle. « Je suis un désert qui monologue¹⁷ », écrivez-vous dans une lettre destinée à Simone de Beauvoir. Je ne crois pas que vous soyez un désert, vous êtes plutôt le vent qui souffle à l'intérieur. Le désert est la solitude dans laquelle vous êtes immergée. Vous la modelez. Elle devient votre matériau. Du moins, c'est ainsi que Simone de Beauvoir parle de vous : « Cette solitude dont Violette Leduc a fait son lot, elle la déteste, et parce qu'elle la déteste elle s'y enfonce¹⁸. » La solitude, vous la haïssez, vous la chérissez. Dans *Ravages*, vous faites état de ce paradoxe : « On n'est bien que seule¹⁹ », puis quelques pages plus loin : « Je ne veux pas qu'on me quitte²⁰ ». Dans toute votre œuvre, vous avez crié votre besoin d'amour, tout en entretenant, dans votre vie intime, des relations impossibles. Serait-il juste d'affirmer que vous gardiez l'amour à distance dans le but d'être seule, d'en souffrir et pour pouvoir écrire? Auriez-vous réellement fabriqué cette solitude bien qu'elle soit pour vous source de souffrance?

- *Je ne comprends pas pourquoi je me plains de ma solitude. J'arrive dans un nouvel endroit, j'invente, je construis une ou plusieurs solitudes*²¹.

¹⁶ Violette LEDUC, *La folie en tête*, op. cit., p. 136.

¹⁷ Violette LEDUC, *Correspondance 1945-1972*, Paris : Gallimard « Les cahiers de la NRF », 2007, p. 306.

¹⁸ Simone de BEAUVOIR, *Préface*, op. cit., p. 11.

¹⁹ Violette LEDUC, *Ravages*, Paris : Gallimard « Folio », 1995, p. 214.

²⁰ *Ibid.*, p. 369.

²¹ Violette LEDUC, *La chasse à l'amour*, op.cit., p. 63.

Pour Marguerite Duras, la solitude de l'écrivain est essentielle à l'écriture, mais contrairement à vous, elle ne semble pas en souffrir : « On ne trouve pas la solitude, on la fait. La solitude elle se fait seule. Je l'ai faite ²². » Je ne crois pas qu'on fabrique de la solitude dans le seul but d'écrire. Le choix de la solitude s'impose plutôt à nous. Dans mon cas, l'isolement fut une protection contre la violence et les agressions venant de l'extérieur. La solitude m'a été bien utile tout au long de l'enfance et de l'adolescence. Je m'étais habitué à elle, j'en ai longtemps fait mon refuge. Personne ne peut nous atteindre si on se coupe du monde extérieur. En grandissant, j'ai eu du mal à tisser des liens avec autrui. J'avais très peu d'amis et je doutais de tout le monde. J'enviais la popularité des autres et cette facilité avec laquelle mes camarades de classe sociabilisaient. J'étais partagé, à la fois bien dans mon coin et triste de n'avoir personne à mes côtés. Je suis arrivé à l'âge adulte avec un manque à combler. La solitude était devenue un gouffre au bord duquel je vacillais, un énorme vide affectif que je devais à tout prix combler. Je me suis lancé aveuglément dans la quête amoureuse. Comme vous, Violette, pendant une bonne partie de ma vie, je me suis jeté à pieds joints dans des relations impossibles, voire même toxiques. Ainsi, je voguais de traumatismes en déchirures, chargées d'émotions vives que je déchargeais dans l'écriture. Aurais-je réellement choisi ce chemin de souffrance dans le simple but d'écrire? Je refuse d'y croire. La solitude et la douleur ont permis l'écriture et non l'inverse. On ne cherche pas à souffrir pour pouvoir écrire, on écrit parce que l'on souffre.

Bien sûr, l'écriture se fait dans la solitude. Il est donc nécessaire de se créer des instants de solitude pour pouvoir écrire. Les miens ne sont pas réguliers. L'inspiration est anarchique, elle vient et repart quand elle veut.

- *Je les voudrais, je les souhaite, les orages de la création...* ²³

²² Marguerite DURAS, *op. cit.*, p. 17.

²³ Violette LEDUC, *La folie en tête, op.cit.* p. 72.

Je vous comprends : on voudrait que l'inspiration nous submerge et qu'elle ne nous quitte jamais plus, mais ce serait trop épuisant.

- *Je n'ai pas la taille. Ai-je le hoquet, j'abandonne mon papier. Ai-je froid aux pieds, je ferme mon cahier. Si mon pouls ralentit, je me sauve à toutes jambes loin de ce vocabulaire qui tantôt vous transporte, tantôt vous assomme. Pourtant – pourtant, si je me réchauffe, si je me soigne, c'est pour continuer d'écrire* ²⁴.

Comme vous, je suis habité par ce besoin d'écrire qui est plus fort que tout. Lorsque l'inspiration gronde en moi, plus rien d'autre ne m'importe, je m'installe sur le plancher du salon. Assis sur les talons, le dos vouté au-dessus de mon ordinateur, j'écris. J'écris jusqu'à ce que mes jambes fassent mal. J'écris jusqu'à épuisement des stocks. J'écris et ne me relis jamais. Pas tout de suite. Ce serait mauvais. C'est souvent mauvais. *Delete*. Ces moments de solitude bouillent de vie. Ils sont à la fois silencieux et chargés de bruits et de cris. Mon être est cloisonné. Le monde tout autour me semble lointain. Étranger. Je le vois différemment, bien souvent, je ne m'en soucie même pas. Mais il m'est tout de même essentiel. Le bruit extérieur m'isole davantage. Il fait pression sur ma bulle créatrice. Je fais ainsi de nombreux aller-retour entre lui et ma solitude. La solitude ne peut être complète. J'ai besoin d'entendre le bruit du monde. Celui des voitures, des oiseaux... Mon espace de création est donc restreint, mais avec vue sur le monde, quelque part sur le plancher de mon salon. C'est là que je m'enferme pour écrire comme Marguerite Duras s'enfermait dans sa maison : « dans la maison, on est si seul qu'on en est égaré quelques fois. C'est maintenant que je sais y être restée dix ans. Seule. Et pour écrire des livres ²⁵ ». C'est dans la solitude de cette maison où elle s'enferme que Duras écrit; c'est de cette maison que « sortent » ses livres. La maison de Duras donne sur une rue où elle y aperçoit les enfants qui viennent patiner sur le lac.

²⁴ *Idem*.

²⁵ Marguerite DURAS, *op. cit.*, p. 13.

Elle les surveille. Dans un recoin de cette solitude qu'elle s'est construite, elle contemple au dehors. La solitude n'est donc pas seulement un état d'être pour l'écrivain, elle lui permet aussi de porter un regard distant sur le monde pour ensuite pouvoir mieux s'en imprégner, le reconnaître et l'écrire.

La solitude, c'est aussi une page blanche, une étendue vide qui ne demande qu'à être comblée.

- *Cette page blanche est un être cher, c'est un être très proche de vous... Ce n'est pas un amant, mais enfin, c'est presque un amant abstrait une page blanche, puisque c'est un combat avec elle, c'est de l'amour avec elle, c'est de la haine avec elle, ce sont des difficultés prodigieuses avec elle*²⁶.

Pour moi, la page blanche est le lieu de tous les possibles. Je suis pris de grands vertiges lorsque je me retrouve face elle. Elle m'absorbe. Elle me donne carte blanche et elle est prête à accueillir tous mes mots. Elle ne me dicte rien, ce serait trop facile, non, elle me laisse faire. C'est moi qui réfléchis, qui doute, qui écris et qui efface. Elle est ma première lectrice, ma confidente. Au fil du temps, la page blanche est devenue pour moi une sorte de lieu clos où je peux tout dire. Mais lorsque j'envisage la publication, je me rends rapidement compte à quel point écrire, c'est s'exposer. Je dois alors faire face à la honte et composer avec l'autocensure. D'un côté il y a la page blanche qui m'invite à me dévoiler comme jamais, et de l'autre, la perspective de la publication qui me pousse à taire certains de mes plus grands secrets. Jusqu'où peut-on aller dans la confiance?

- *Je voulais tout dire, j'ai tout dit. C'est seulement en cela que je n'ai pas échoué*²⁷.

²⁶ Ina.fr (1970, 12 janvier). *Littérature – Brève rencontre avec Violette Leduc*. [Vidéo]. Récupéré de <https://www.ina.fr/video/CPF10005791>.

²⁷ Violette LEDUC, *La folie en tête*, op. cit., p. 498.

Cette phrase me rappelle celle de Rousseau dans ses *Confessions* : « Je n'ai qu'une chose à craindre dans cette entreprise : ce n'est pas de trop dire ou de dire des mensonges, mais c'est de ne pas tout dire et de taire des vérités ²⁸. » Mais est-ce possible de ne rien cacher? Avez-vous réellement tout dit? Je dois admettre que ce que j'admire surtout chez vous, c'est votre audace, puisque vous avez osé aller très loin dans l'aveu. Votre amie, Simone de Beauvoir, en fait d'ailleurs mention dans la préface à *La Bâtarde* :

[Violette Leduc] n'atténue rien. La plupart des écrivains, quand ils confessent de mauvais sentiments, en ôtent les épines par leur franchise même. Elle nous oblige à les saisir, en elle, en nous, dans leur âcreté brûlante. Elle demeure complice de ses envies, de ses rancœurs, de ses mesquineries; par là elle prend les nôtres en charge et nous délivre de la honte : personne n'est monstrueux si nous le sommes tous ²⁹.

En vous révélant ainsi, vous nous renvoyez le reflet de notre propre humanité bien imparfaite. Comme vous, nous avons nous aussi nos histoires peu reluisantes enfouies quelque part dans notre monde intérieur : « Mon cas n'est pas unique ³⁰ », écrivez-vous d'ailleurs au début de *La Bâtarde*. La lecture de votre œuvre m'a souvent forcé à identifier puis accepter mes propres tares. Il a été très percutant de rencontrer une partie de moi-même qui n'est pas des plus reluisantes au détour d'une de vos phrases ou à la fin d'un de vos paragraphes. Vous n'y allez pas de main morte avec vous-même, vous martelez vos défauts et les exposez sans retenue. À propos de vous, Colette Trout Hall a écrit ceci : « [elle] semble même les parader [ses défauts] comme pour forcer ses lecteurs à l'accepter telle qu'elle est ³¹ ». Et en vous acceptant vous, on en vient à faire la paix avec nos propres démons, peut-être par compassion, mais peut-être aussi par comparaison. Vos travers nous apparaissent comme étant démesurés, à un point tel que

²⁸ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions (Livres I à VI)*, Paris, Livre de poche « Classique », 1972, p., 262.

²⁹ Simone de BEAUVOIR, « Préface » dans Violette LEDUC, *La Bâtarde*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 1964, p. 19.

³⁰ Violette LEDUC, *La Bâtarde*, *op. cit.* p. 23.

³¹ Colette TROUT HALL, *op.cit.*, p. 23.

les nôtres semblent soudainement s'atténuer. En vous lisant, il m'est souvent arrivé de ressentir comme une forme de honte. Votre transparence me troublait. Oserais-je aller si loin dans la divulgation? Comment arriver à me raconter sans risquer d'être impudique?

- *La pudeur, c'est de l'hypocrisie. C'est de la dérobadie. Ce qui est dit avec audace, mais avec tact, avec franchise n'est jamais impudique*³².

Ne trouvez-vous pas difficile d'outrepasser les limites imposées par notre propre pudeur? C'est elle qui nous permet de conserver intact au fond de nous-même ce qui est le plus précieux : notre monde intime. Serais-je hypocrite à vos yeux si je choisisais de ne pas aller au bout de mon histoire, de taire certains aspects de ma vie dans le but de nous protéger, moi et mes proches? Sachant que la pudeur a pour fonction de « maintenir un écart par rapport à autrui, sans lequel il n'est pas d'intériorité, et donc pas de sujet³³», ne risque-t-on pas de nous perdre à trop vouloir donner dans l'aveu? Je crois au juste milieu. Je trouve dangereux de se dévoiler jusqu'à la totale transparence. Bien sûr il faut oser, et je salue votre audace! Comme vous, je souhaite me dévoiler avec intrépidité et c'est grâce au travail des mots que l'on peut arriver à parler de nous avec franchise sans que l'on devienne impudique et vulgaire. C'est un art que de se livrer dans l'écriture, de s'ouvrir, d'oser se raconter, d'aller là où personne n'a jamais eu accès, d'effleurer ses limites pour montrer au monde une partie de soi qu'on avait pourtant bien pris soin d'enfouir au plus profond de nous-même, de braver la honte pour montrer au lecteur qu'il n'est pas seul, comme l'affirme si bien Simone de Beauvoir dans ses mémoires :

Ce n'est pas par délectation morose, par exhibitionnisme, par provocation que souvent les écrivains relatent des expériences affreuses ou désolantes :

³² Ina.fr (1970, 12 janvier). *Littérature – Brève rencontre avec Violette Leduc*. [Vidéo]. Récupéré de <https://www.ina.fr/video/CPF10005791>.

³³ Monique SELZ, « Entre honte et pudeur : le sujet », dans Bruno CHAOUAT (Dir.). (2007). *Lire, écrire la honte*. Actes du colloque, Cerisy-La-Salle, juin 2003, Lyon : Presses Universitaires de Lyon « Passage », p.72

par le truchement des mots, ils les universalisent et ils permettent aux lecteurs de connaître, au fond de leurs malheurs individuels, les consolations de la fraternité³⁴.

Écrire sa solitude pour rejoindre d'autres solitudes, pour crier que j'existe, pour me montrer tel que je suis, d'une part pour peut-être en arriver à m'accepter, mais aussi pour oser aborder ce dont on ne parle jamais. Vous l'avez d'ailleurs fait dans *Ravages*...

- *Ils ont refusé le début de Ravages. C'est un assassinat. Ils n'ont pas voulu de la sincérité de Thérèse et d'Isabelle*³⁵.

Certes, Gallimard a censuré le début de votre livre où vous racontiez les amours de Thérèse et d'Isabelle, mais vous avez osé : vous avez été la première écrivaine à décrire « sans fard et dans un langage d'un lyrisme étonnant, des amours lesbiennes³⁶ ».

- *La censure a tout zigouillé*³⁷.

Je sais que vous avez énormément souffert de cette censure, mais le début de *Ravages* a paru sous le titre *Thérèse et Isabelle* en 1966, et sachez que ce texte a permis « les bonheurs d'écriture d'Hélène Cixous, de Marie Cardinal et d'autres femmes écrivains des années soixante-dix qui célèbrent le corps féminin³⁸ ». Vous êtes une pionnière! Vous avez osé vous compromettre et vous l'avez assumé.

Vous savez donc mieux que quiconque qu'écrire son histoire constitue un risque, d'une part pour soi et d'autre part, pour les proches qui se retrouvent bien souvent entraînés malgré eux dans l'écriture.

³⁴ Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, Paris : Gallimard « Folio », 1972, p. 169.

³⁵ Violette LEDUC, *La chasse à l'amour*, *op. cit.*, p. 22.

³⁶ Colette TROUT HALL, *op.cit.*, p. 15.

³⁷ Violette LEDUC, *Idem*.

³⁸ Colette TROUT HALL, *op.cit.*, p. 24.

- *Ma mère est devenue de la littérature depuis que j'ai écrit sur elle*³⁹.

Votre mère semble avoir été un moteur de l'écriture pour vous, et ce, dès votre premier livre, *L'asphyxie* – qui s'ouvre d'ailleurs avec elle : « Ma mère ne m'a jamais donné la main⁴⁰. » Pourquoi ce besoin d'écrire sur elle?

- *L'enfant en moi [devait] se libérer de la mère*⁴¹.

L'écriture vous a-t-elle permis d'y arriver? Colette Trout Hall affirme que non : « La femme que Violette Leduc est devenue n'est jamais parvenue à se libérer de cette présence maternelle qui l'a souvent acculée au seuil de la folie⁴². » J'aurais bien aimé vous entendre à ce propos au lieu de lire ces spéculations... Quel pouvoir a eu sur vous l'écriture sur votre mère? Avez-vous ressenti de la culpabilité à ainsi la mettre en scène? À faire d'elle un personnage? Ou au contraire, la nécessité de vous en libérer vous a dépouillé de tout remords?

Lorsque je lui ai parlé de ma passion pour l'écriture, ma mère m'a fait jurer de ne jamais écrire sur elle. J'avoue ne pas trop comprendre pourquoi... Aurait-elle peur de se voir comme dans un miroir? De lire ses erreurs de mère et d'en ressentir de la culpabilité? De la honte? Ma version des faits lui semble-t-elle si redoutable? A-t-elle peur de savoir ce que son fils bien aimé pense d'elle en réalité? Quoiqu'il en soit, je n'ai pas osé le faire. Pas encore. Je ne me sens pas rassuré à l'idée d'inviter – malgré eux – mes proches dans mes histoires. J'ai toujours cette peur de les décevoir, cette sensation de les trahir. J'ai obéi à ma mère; en revanche, j'ai osé aborder l'inceste qu'a subi ma grand-mère sans lui demander la permission. De toute façon, n'étant plus de ce monde, je n'ai pu obtenir son accord. Est-ce éthique? Je redoute la réaction de certains membres de la famille qui ignorent tout de ce terrible secret. Avais-je le droit d'exploiter ainsi

³⁹ Violette LEDUC, *Correspondance 1945-1972*, op. cit., p. 229.

⁴⁰ Violette LEDUC, *L'asphyxie*, Paris : Gallimard « L'Imaginaire », 1946, p. 7.

⁴¹ Violette LEDUC, *La Bâtarde*, op. cit., p. 385.

⁴² Colette TROUT HALL, op.cit., p. 49.

ses secrets? J'ai pris une liberté qui ne m'appartenait pas. J'ai entendu des secrets que je me suis appropriés, que j'ai façonnés et que je souhaite amener dans la sphère publique.

- *Je les ai trahis, je les ai fixés sur mon papier. Ils croient que je dors, que je m'offre un gala de sommeil. Je suis la rapporteuse, la renifleuse qui n'a pas perdu une seconde. [...] J'ai fait du sale travail. Je n'ai pas pris ce qu'ils m'ont donné : J'ai exploité leur don.* ⁴³

J'ai aussi cette impression d'avoir profité de mes proches, de les avoir trahis en utilisant leurs histoires pour fabriquer la mienne. Même si je ne suis toujours pas publié, je redoute leurs réactions. J'ai peur de les décevoir et même pire! Je pense, par exemple, à Christine Angot qui affirme avoir perdu des amitiés à la suite de la parution de ses livres : « Je perdais tout le monde. L'écriture me faisait perdre tout le monde. Les uns après les autres les gens s'éloignaient ⁴⁴. » Chloé Delaume, quant à elle, affirme n'avoir jamais perdu personne à cause de l'écriture. Elle dit pourtant piller ses proches chaque jour davantage ⁴⁵. Pour ma part, je sens que j'aurai bien du mal à encaisser les reproches de ma famille lorsqu'ils se reconnaîtront dans mes écrits.

Je sais que votre mère, Violette, vous a reproché la façon dont vous l'aviez dépeinte dans *L'Asphyxie*.

- *J'ai transposé, [lui ai-je répondu] avec veulerie, c'est de la littérature. J'étais de mauvaise foi, j'avais écrit la vérité dans *L'Asphyxie** ⁴⁶.

Peut-on se décharger de notre culpabilité en disant : « ce n'est que de la littérature »? « Ce n'est pas vraiment toi, c'est un personnage »? Sachant que ce sont des mensonges?

⁴³ Violette LEDUC, *Trésors à prendre*, op. cit., p. 113.

⁴⁴ Christine ANGOT citée par Chloé DELAUME, dans *La règle du Je*, Paris, PUF « Travaux pratiques », 2010, p., 66.

⁴⁵ Chloé DELAUME, op. cit., p. 67.

⁴⁶ Violette LEDUC, *La folie en tête*, op. cit., p. 245.

Même si nous grossissons ses traits, même si nous versons dans la caricature, notre but est de nous rapprocher au plus près de la réalité et de dire : « voici *ma* version des faits »!

- *Écrire, c'est ne rien changer*⁴⁷.

Vraiment?

⁴⁷ *Ibid.*, p. 164.

L'AVEU ÉCLATÉ



Village de Faucon, France. Photographie prise par Yan Villeneuve, été 2016.

J'ai quitté la tombe de Violette Leduc et j'ai rejoint Paulo qui m'attendait à l'entrée du village. Je voulais à tout prix voir sa maison. Nous avons commencé à la chercher. Faucon était paisible, d'un calme presque inquiétant. Comme si le village avait été abandonné. Les rues silencieuses de Faucon semblaient mener nulle part; nous tournions en rond dans ce petit labyrinthe de pierres. Mon regard voguait de murs en façades et de porches en fenêtres. Je m'attardais aux détails et à quelques pots de géraniums; je m'émerveillais de peu : j'étais dans *son* village! Je photographiais n'importe quoi. J'ai conservé tous les clichés, les beaux comme les mauvais. Les photos viennent pallier les manquements de mes souvenirs, ils sont le fil qui les relie... Je me rappelle que tout en marchant dans ce dédale d'habitations figées, j'avais en tête cette

citation de Violette Leduc qui refusait de m'abandonner : « Écrire, c'est ne rien changer. » C'est vrai. C'est faux.

Lorsque j'ai entrepris d'écrire mes souvenirs d'enfance, malgré le fait que j'étais habité par un désir d'authenticité, je ne me suis pas engagé à tout dire ni à retranscrire la vérité. Malgré l'utilisation du Je, ce n'est pas mon histoire que je raconte, mais *une* histoire. En fait, j'ai voulu fabriquer une œuvre à partir d'événements disparates de ma vie, que j'ai transformés. Ainsi, j'ai caricaturé, façonné, pétri mes souvenirs. Je les ai réinventés. Écrire, c'est tout changer, c'est déformer la réalité pour rendre compte d'une réalité émotive et cette vérité émotive m'importe beaucoup plus que la véracité des événements que je raconte. Écrire, c'est aussi ne rien changer puisque la charge émotive que je cherche à retranscrire au fil de l'écriture est fidèle à *ma* réalité. En d'autres termes : la seule vérité dans les fragments qui composent ma création, c'est le ressenti.

Et pour rendre ce ressenti palpable, je dois plonger dans mes souvenirs et retrouver d'anciennes émotions. Pour ce faire, il me suffit de feuilleter l'album des finissants, de revoir ma photo avec la toge, mon regard triste, mon sourire forcé... de revoir les visages de mes bourreaux, de mes professeurs et je plonge... Je retrouve... Tout... La honte, la colère, la peine, la solitude... Et j'écris... Mes doigts se laissent emporter sur le clavier... Je ressens...

- *J'ai les dents serrées et des crampes d'estomac. Ce sont mes souvenirs. Continuons de nous souvenir.*⁴⁸

Comme vous, je ressentais de la douleur à me remémorer. Ce n'est certes pas facile de reprendre contact avec notre souffrance passée lors de l'écriture. Alors pourquoi écrire notre traumatisme si cela ne nous fait pas du bien? Je dirais : écrire pour les autres. Je dirais : écrire à la place des autres. Pour ceux qui sont incapables de crier. Et si le fait

⁴⁸ Violette LEDUC, *La chasse à l'amour*, op. cit., p.100.

d'ouvrir mon livre serait pour eux une occasion de retrouver la voix? Parce que, bien souvent, comme l'affirme Jeannette Winterson, dans « le langage des autres, nous trouvons le nôtre [...]. Quelqu'un a traversé cette épreuve pour nous et s'est immergé profondément dans les mots ⁴⁹ ». J'entends aussi « s'immerger dans les maux ». Parce qu'écrire sa souffrance, c'est aussi y replonger. C'est tout revivre plusieurs fois... C'est rouvrir la plaie et la maintenir à vif le temps de l'écriture.

- *J'écrivais en pleurant.*⁵⁰

Contrairement à vous, je n'ai pas pleuré en écrivant. J'écrivais dans l'urgence de toute cette lourdeur qu'il me fallait à tout prix déverser... J'écrivais avec satisfaction, en jouant avec les mots, je revivais à distance... Non, c'est faux. J'ai versé quelques larmes lorsque j'ai écrit sur ma grand-mère. C'était une peine de la perte, un relent de deuil. Je sais que vous aussi, Violette, étiez très proche de votre grand-mère...

- *Ma grand-mère, ma folie. Je l'ai tant adorée, avec tant de gravité, de confiance jusqu'au délire...⁵¹ ».*

Elle me manque encore, ma grand-mère, et il me fallait la faire revivre un instant par l'écriture. Je fus ému de la retrouver, de la voir revenir à la vie, à la fois dans mon souvenir et dans les mots.

- *Le plaisir de prévoir que ma grand-mère allait renaître, que je la mettrais au monde, le plaisir de prévoir que je serais le créateur de celle que j'adorais, de celle qui m'adorait. Écrire...⁵²*

⁴⁹ Jeannette WINTERSON, *Pourquoi être heureux quand on peut être normal?*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2012, p. 13.

⁵⁰ Violette LEDUC, *Ibid.*, p. 121.

⁵¹ Violette LEDUC, *Trésor à prendre, op. cit.*, p. 116.

⁵² Violette LEDUC, *La Bâtarde, op. cit.*, p. 423.

L'écriture vous a donc permis, non pas de faire revivre, mais de faire naître à nouveau, par le biais de votre plume, la grand-maman que vous aimiez... Pour ma part, écrire ma grand-mère était plutôt de l'ordre de la résurrection et non celui de la renaissance. J'ai placé une photo d'elle devant moi. La vue de son visage réveillait mes souvenirs, ses yeux, sa voix, son parfum; ma grand-mère s'animait et reprenait vie sous mes doigts. Dans ma gorge, une boule, une charge émotive à laquelle je m'abreuvais pour écrire. Entre les larmes : des mots, des phrases, puis tout un fragment. Écrire ma grand-mère n'était pas douloureux, seulement émouvant, pas amer comme l'a été l'écriture de certains souvenirs... Et malgré tout, j'ai osé replonger dans ces avenues plus sombres de mon passé... De renouer ainsi avec certains pans de ma vie, de les revivre, de les écrire, et surtout de songer que peut-être un jour, d'autres yeux que les miens pourraient se poser sur eux, a généré en moi énormément de honte. Et plus je ressentais de la honte, plus j'écrivais. Était-ce par masochisme ou un simple désir d'exorciser ce sentiment honteux? Je n'en sais trop rien, mais j'étais pris dans une sorte de cercle vicieux où la honte nourrissait mon écriture et l'écrire la générait. Comme chez Annie Ernaux, je crois que de « retrouver cette honte, [c'était] aussi retrouver le premier monde, celui de l'enfance et de l'adolescence en milieu dominé, le seul matériel, réel, pour moi, dans lequel les mots et les choses ne se dissociaient pas ⁵³ ». Dans le cadre d'un processus de création littéraire, le fait de revivre une émotion (que ce soit la honte, la colère, etc.) permet, comme chez Ernaux, de reprendre contact avec le passé et les souvenirs qui sont les matériaux de l'écriture. C'est donc l'émotion qui convoque mes souvenirs, et de là, je choisis la façon dont je vais les raconter. L'émotion m'invite aussi quelque fois à fabuler, à inventer, à modifier. Ainsi mon œuvre oscille entre autobiographie et fiction. Autofiction : « La vie et l'écriture, les lier au quotidien. Injecter de la vie au cœur de l'écriture, insuffler la fiction là où palpète la vie ⁵⁴. » La fiction permet de brouiller les cartes lorsque la vérité est difficile à assumer, elle devient

⁵³ Annie ERNAUX, « La honte, manière d'exister, enjeu d'écriture » dans Bruno CHAOUAT (Dir.), *op.cit.*, p. 317.

⁵⁴ Chloe DELAUME, *op. cit.*, p. 6.

un alibi derrière lequel je me cache. Ainsi je pourrai dire : « Je n'ai pas tout vécu cela, ce n'est pas exactement comment cela que c'est arrivé, ce n'est que de la littérature... » J'utilise aussi la fiction puisque de toute façon, la mémoire ne retient pas tout. La mémoire est trouée et pas forcément chronologique. Les souvenirs lointains, dont ceux de l'enfance, sont souvent flous, tant et si bien qu'on peut difficilement déterminer s'ils sont réels ou de l'ordre du pur fantasme. Lorsque nous tentons de nous souvenir d'un événement passé, nous nous voyons en train d'assister à la scène, comme si nous étions extérieurs à celle-ci, ainsi, « on peut revendiquer cette opposition du moi agissant et du moi souvenant comme la preuve que l'impression originale a subi un remaniement ⁵⁵ ». Freud a nommé *souvenirs-écrans* ces scènes supposées. En fait, les premiers souvenirs d'enfance sont formés de séquences qui « fusionnent ou échangent entre elles des personnes séparées ou bien se font reconnaître comme l'assemblage de deux expériences vécues isolées ⁵⁶ ». Une part de fiction est donc déjà inscrite dans nos souvenirs d'enfance, elle colmate les souvenirs épars permettant ainsi de réinventer (ou recréer) ce qui a été oublié, tout en restant fidèle à l'intensité première de l'émotion qui les a suscités.

- *L'expression souvenirs d'enfance est un attrape-nigaud. Nous ne pouvons pas retrouver nos premières impressions, nos premières sensations à un an, à deux ans, à trois ans ⁵⁷.*

Au contraire, je crois qu'on peut difficilement éradiquer de notre mémoire l'intensité d'une émotion ressentie. En revanche, certains événements ou détails de nos vies avec le temps se floutent, se fragmentent et sombrent souvent dans l'oubli. À ce propos, Marie Cardinal dans *Les mots pour le dire* écrit ceci :

⁵⁵ Sigmund FREUD, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France « Bibliothèque de psychanalyse », 1973, p.131.

⁵⁶ *Idem.*

⁵⁷ Violette LEDUC, *La folie en tête, op. cit.*, p. 20.

L'oubli est la plus compliquée des serrures mais il n'est qu'une serrure, il n'est pas une gomme ou une épée, il n'efface pas, ne tue pas, il enferme. Je sais maintenant que l'esprit capte tout, classe tout, range tout et entretient tout. Tout, cela veut dire : même ce que je crois ne pas avoir compris, même l'esprit des autres. Chaque événement aussi minuscule soit-il, aussi quotidien soit-il [...] est catalogué, étiqueté, serré dans l'oubli mais indiqué dans la conscience par un signal souvent microscopique : une brindille d'odeur, une étincelle de couleur, un clignement de lumière, une parcelle de sensation, un éclat de mot. Et même encore moins que cela : un frôlement, un écho. Et même encore moins : un rien qui existerait ⁵⁸.

L'oubli renferme tous ces petits détails qui me seraient tant utiles pour mieux rendre compte de l'émotion. Ainsi, j'ai recours à la fiction pour raviver ce qui a été oublié. J'essaie de forcer la serrure et tente d'agripper un fragment d'image ou quelques mots d'une lointaine conversation qui deviennent le point de départ d'une scène que je recrée ou que, carrément, j'invente. Et je le fais toujours avec précaution, en collant la fiction au plus près de l'émotion pour qu'elle ne détonne pas. La part de fiction de mon récit est donc directement liée à mon ressenti; elle est ce qui permet à mon ressenti de se déployer, de faire entendre sa propre vérité.

J'ai sursauté lorsque Paulo a mis une main sur mon épaule : j'étais perdu dans mes réflexions. Il voulait faire une pause... Il est vrai que nous marchions depuis un bon moment déjà et il faisait un soleil de plomb. Nous avons aperçu un grand arbre qui projetait son ombre sur un muret de pierre contre lequel mon ami est allé s'adosser. Je l'ai rejoint et nous avons pris quelques gorgées d'eau. La maison était toujours introuvable, cachée dans les rues sinueuses de Faucon. Je commençais à désespérer, mais je ne voulais pas abandonner ma quête. Nous avons donc décidé de reprendre notre route, et j'ai retrouvé mes pensées là où je les avais laissés...

Et vous, Violette, avez-vous usé de fiction dans votre œuvre?

⁵⁸ Marie CARDINAL, *Les mots pour le dire*, Paris, Grasset « Livre de poche », 1975, p. 166.

- *Je n'ai pas de récit à écrire. Je suis le récit, il est écrit*⁵⁹.

C'est vrai? Vous n'avez pas triché? N'avez rien déformé? Votre œuvre est-elle réellement la véritable histoire de votre vie à la virgule près? J'ai du mal à y croire... Selon moi, on ne peut raconter toute une vie dans une œuvre, on doit condenser les souvenirs, les travailler, les remodeler, comme le fait le rêve. Ce que Freud a démontré lorsqu'il s'est intéressé à l'interprétation des rêves, c'est que ces derniers consistent en une suite d'associations de pensées imagées qui, durant le sommeil, se déplacent et se transforment, d'où le caractère souvent illogique des songes; car les liaisons logiques (à savoir, l'articulation rationnelle du discours) ont disparu. L'interprétation freudienne du rêve consiste en un ré-enchaînement des suites de pensées. Il s'agit en fait de replacer les représentations du rêve dans un ensemble beaucoup plus vaste de préoccupations, qui se présentent de façon cryptée dans le songe. Aux dires de Freud, les rêves consistent donc en des « accomplissements voilés de désirs refoulés⁶⁰ ». De la même manière, ma création ne présente pas les événements de façon chronologique. Le narrateur fait plutôt état de ses souvenirs dans l'ordre où ceux-ci se présentent à sa conscience. J'ai voulu mettre en scène un sujet pensant qui se remémore et écrit son passé douloureux. Les temps de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte et du présent de l'écriture s'entremêlent : le but étant de faire une œuvre portant les traces des répercussions qu'un traumatisme tel que l'intimidation peut avoir dans l'évolution d'une vie. Ce qui se cache derrière mes tableaux : la douleur, la souffrance, la colère, la honte... ces émotions sont le fil d'Ariane dans mon étrange labyrinthe de souvenirs. Et c'est ce labyrinthe que j'ai voulu représenter par l'aspect fragmenté de mon texte.

Vous aussi, Violette, avez épousé le style fragmentaire dans certains de vos textes, notamment *L'Asphyxie*, qui relève d'avantage « d'une métaphore de l'enfance, de sa transposition romanesque que d'une véritable autobiographie⁶¹. » Cette œuvre

⁵⁹ Violette LEDUC, *La Bâtarde*, *op. cit.*, p. 329.

⁶⁰ Sigmund FREUD, *Sur le rêve*, Paris, Gallimard « Folio Essais », 1988, p. 118.

⁶¹ Carlo JANSITI, *Violette Leduc*, Paris, Grasset « Biographie », 1999, p. 109.

présente une vingtaine de tableaux non chronologique, ce qui lui donne une dimension impressionniste. De la même façon, dans *L’Affamée*, vous mélangez les différents modes de temporalité, la réalité et le fantasme...

- *Le passé dans le présent, le présent dans le passé, c’est mon livre L’Affamée*⁶².

En utilisant ce type de procédés, vous êtes arrivée à mettre en lumière vos fluctuations intérieures, en d’autres termes : à mimer la pensée. C’est aussi ce que j’ai tenté de faire dans ma création. Je me suis aussi beaucoup inspiré de Virginia Woolf qui, dans son œuvre, s’est efforcée de recréer sur papier le fil de la pensée par le biais de l’écriture du courant de conscience (*Stream of consciousness*). Une écriture de l’intériorité, traduisant l’esprit recevant des « myriades d’impressions », comme une « pluie sans fin d’innombrables atomes ⁶³ ». Toutefois, je n’ai pas utilisé le même procédé que Woolf pour traduire le flux de la pensée, puisque le courant de conscience woolfien consiste en un mélange de trois modes de représentation de la vie intérieure, soit : le psycho-récit, le monologue narrativisé et le monologue rapporté. Il met en scène un narrateur hétérodiégétique qui adopte les différents points de vue des personnages. Dans ma création, le narrateur *est* le personnage. C’est à l’intérieur de son esprit que le lecteur entre et assiste à la remémoration de ses souvenirs comme s’il voyait un film défiler devant ses yeux. La voix narrative peut alors user d’images ou de métaphores pour illustrer ce monde intérieur; nul besoin du langage mimétique de la parole intime pour atteindre les profondeurs de la conscience. Quant à vous, Violette, des critiques ont fait mention de « l’aspect hallucinatoire et onirique de [votre] prose », ce qui vous aurait permis de mieux « traduire et de communiquer l’expérience douloureuse que [vous faisiez] du monde ⁶⁴ ». Pour ma part, mimer les fluctuations de la pensée m’a permis entre autres de rendre compte de toute la complexité du Moi. Je voulais recréer un voyage intime, un voyage immobile, concentré à l’intérieur d’une conscience.

⁶² Violette LEDUC, *La Folie en tête*, *op. cit.*, p. 165.

⁶³ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁴ Colette TROUT HALL, *op. cit.*, p. 17-18.

L'immobilité est un thème récurrent à l'intérieur de ma création. À nombreuses reprises le narrateur fait état de son enlèvement dans son cheminement de vie. Malgré toutes les épreuves et les coups que la vie lui a infligés, il a les deux pieds bien enracinés dans la boue de sa souffrance, comme s'il était incapable d'imaginer qu'il avait le pouvoir de changer les choses. L'immobilité se traduit aussi par la posture figée du narrateur qui écrit et raconte son histoire, tel Molly Bloom à la fin du roman *Ulysse* de Joyce, se parlant pour elle-même dans le noir. L'esprit est actif, mais dans l'immobilité du corps. Cette posture m'a donné une grande liberté de création. Comme l'affirme Luigi Pirandello : « l'œuvre d'art naît du libre mouvement de la vie intérieure qui organise les idées et les images en une forme harmonieuse dont tous les éléments sont en correspondance aussi bien mutuellement qu'avec l'idée mère qui les coordonne ⁶⁵ ». N'étant pas régi par la contrainte de la temporalité et de la chronologie, j'ai donné à mon esprit le loisir de voguer là où il le voulait, je me suis laissé porter par l'émotion et j'ai créé selon ses fluctuations, sans rien forcer.

⁶⁵ Luigi PIRANDELLO, *Écrits sur le théâtre et la littérature*, Paris, Gallimard « Folio Essais », 1968, p. 115.

L'AVEU RÉPARATEUR?



Plaque sur le mur de la maison de Violette Leduc, village de Faucon, France. Photographie prise par Yan Villeneuve, été 2016.

Après avoir fouillé le village de Faucon jusqu'en son cœur, nous étions prêts à renoncer à notre quête : la maison de Violette Leduc était introuvable. Paulo ne cachait plus sa fatigue et son regard semblait me dire : « Je veux rentrer! » Nous avons donc décidé de tout abandonner et de regagner la voiture. J'étais triste. J'aurais tant aimé voir sa demeure. Devant nous, je vis un homme, seul, qui marchait en notre direction. La

première âme qui vive que nous croisons depuis le début de la journée. J'ai entrepris de le questionner. Avait-il déjà entendu parler de Violette Leduc? « Oui, bien sûr! » Savait-il où était la maison? « Venez, je vais vous montrer. » Elle était seulement à quelques pas de nous. Faite de pierre et les volets peints en bleus. On avait accroché une plaque sur le mur : « Ici vécut Violette Leduc écrivain ». Enfin, j'y étais! Notre après-midi se résumait en une longue exploration intra-muros, garnie de détours et de cul-de-sac... Aller au fond d'un village comme on plonge au creux de soi...

Je ne peux m'empêcher de faire un parallèle avec l'écriture de soi, puisque la quête est semblable. C'est du moins ainsi que Jean-Philippe Miraux présente le projet initial de l'écriture intime, qui serait de « tenter de se réapproprier le moi enfui, le moi enfoui⁶⁶ ». L'écriture permet effectivement de se retrouver, de se rattraper. Grâce à elle, je peux faire une entorse au temps pour regarder en arrière et retourner vers qui j'étais : l'enfant, l'adolescent, le jeune adulte. Je revisite tout. Je réanime ce Moi d'autrefois qui me semble pourtant si éloigné et presque effacé. Je recolle les morceaux de l'image mentale de moi-même que le temps a déchiqueté. Je ravive les vieilles blessures, j'époussette les vieux souvenirs... C'est à la lumière du présent que le passé fait sens. L'écriture m'a permis de bâtir un pont entre les deux, comme l'affirme Jean-Philippe Miraux : « De l'existence à l'écriture, du passé au présent, du vécu au récit de la vie – l'écrivain trace le chemin qui relie deux points, deux instants, deux lieux, deux êtres, deux univers, deux manifestations de la présence au monde⁶⁷. » Qui étais-je? Qui étais-tu, ancien Moi? Je voudrais comprendre ce que je suis devenu... Je laisse danser mes doigts sur le clavier; « l'écriture trace l'explication [et] l'explication motive l'écriture⁶⁸ », nous apprend Miraux. Je célèbre la puissance de l'écriture pour voir clair en moi. Je me regarde sous un autre angle dans un désir de compréhension, et ce désir

⁶⁶ Jean-Philippe MIRAUX, *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, Paris, Nathan « Lettres 128 », 1996, p.8.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 29.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 34.

de clairvoyance travaille à son tour dans l'écriture. Il me force à dénicher encore plus de souvenirs, à les raconter, à en rajouter, à en inventer... Je suis avide de matériaux d'écriture que je découpe, analyse, décortique, manipule, façonne... Tout ça dans le but de peut-être me comprendre un peu mieux... Écrire pour faire de l'ordre en moi-même, pour rétablir mon identité. Mon texte me serait-il alors auto-destiné? Suis-je mon propre destinataire? Pour qui écrit-on réellement? Vous, Violette, pour qui écrivez-vous?

- *Pour qui j'écris? Pour un témoin invisible. Un lecteur invisible. Je pense que c'est le lecteur à naître, qui est dans mon dos. J'exagère peut-être un peu, mais il y a de ça : j'ai son haleine sur ma nuque. Je pense qu'également dans ce cas-là, c'est parce qu'on écrit pour quelqu'un qu'on aime... On n'écrit pas pour cinquante mille personnes à la fois, pour vingt mille personnes à la fois, ça je n'y crois pas quand on dit qu'on écrit pour son public, ce n'est pas vrai : on écrit pour quelqu'un* ⁶⁹.

Pourtant, Violette, nous sommes bien souvent privés du retour du lecteur. Il entend notre voix mais ne peut y répondre. L'écriture n'instaure pas de réel dialogue comme c'est le cas dans une thérapie... La psychanalyse freudienne, par exemple, se fonde sur un échange entre analysé et médecin, ce dernier « s'applique à diriger la marche des idées du patient, éveille ses souvenirs, oriente son attention dans certaines directions, lui donne des explications et observe les réactions de compréhension ou d'incompréhension qu'il provoque ainsi chez le malade ⁷⁰ ». Mais dans l'écriture de soi, tout part de nous. Nous sommes à la fois médecin et patient, analyste et analysé. À quoi peut bien nous servir le lecteur? Quel rôle tient-il dans notre entreprise?

⁶⁹ Ina.fr (1970, 12 janvier). *Littérature – Brève rencontre avec Violette Leduc*. [Vidéo]. Récupéré de <https://www.ina.fr/video/CPF10005791>.

⁷⁰ Sigmund FREUD, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1961, p. 7.

- *Nous écrivons pour être lus. Un texte est un écho, un lecteur en est un autre*⁷¹.

Moi, je me suis souvent plu à affirmer que je n'écrivais tout d'abord que pour moi. Pour me faire du bien. D'autre part, comme vous, lorsque j'écris, j'aime bien me dessiner les contours d'un lecteur, l'ombre de quelqu'un qui reçoit ce que j'ai à dire. Cet espoir que mon texte soit lu motive mon entreprise. Je ne veux pas crier que pour moi, il faut que ma plainte soit entendue. Ainsi, comme l'affirme Jean-François Chiantaretto :

C'est donc l'écriture de soi qui, en instituant un autre garant d'une écoute, matérialise l'au-delà comme le point à partir duquel on peut se voir, c'est-à-dire se voir vu par l'autre grâce aux mots. L'écriture de soi sauve le futur, un futur qui ne peut néanmoins se trouver par l'engendrement, mais seulement par la création. Écrivant sa vie pour quelqu'un, on la donne à voir par les mots et leur adresse, qui dessine un regard interprétant la vie en termes de destin ⁷².

Le lecteur à naître que l'écriture de soi met en scène, que nous imaginons en écrivant, est en fait le témoin nécessaire qui légitimise notre récit. Ce dernier accomplit « l'impossible synthèse de l'absence et de la présence ⁷³ », comme le dit Simone de Beauvoir dans la préface à *La Bâtarde*; le lecteur « écoute [notre] monologue; il n'y répond pas, mais le justifie ⁷⁴ ».

- *Lecteur, suis-moi. Lecteur, je tombe à tes pieds pour que tu me suives. Mon itinéraire sera facile* ⁷⁵.

Ainsi, il vous arrive souvent, Violette, d'interpeller le lecteur dans votre œuvre. Vous sollicitez constamment son attention; pourquoi? Cherchez-vous à le séduire? À être

⁷¹ Violette LEDUC, *La chasse à l'amour*, op. cit., p. 167-168.

⁷² Jean-François CHIANTARETTO, « Raconter pour vivre. Survivre à un traumatisme de la survie » dans Christine DELORY-MOMBERGER et Christophe NIEWIADOMSKY (Dir.), *Vivre/survivre. Récits de résistance*, Paris, Téraèdre « [Auto]biographie Éducation », 2009, p. 116.

⁷³ Simone de BEAUVOIR, « Préface » dans Violette LEDUC, *La Bâtarde*, op. cit. p. 15.

⁷⁴ *Idem.*

⁷⁵ Violette LEDUC, *La Bâtarde*, op., cit., p. 229.

aimé de lui? Colette Trout Hall avance que si vous sollicitiez tant l'amour du lecteur, c'était dans le but « de retrouver l'estime de [vous-même] et [de] finir par [vous] accepter ⁷⁶ ». Pour ma part, je n'ai pas interpellé directement le lecteur dans ma création, mais je crois qu'inconsciemment, en portant un regard parfois sévère sur moi-même, je cherchais, non pas son amour, mais sa compassion. Comme vous qui, dans votre œuvre, portez un regard impitoyable sur vous-même en vous dépréciant constamment.

- *Quand on écrit une autobiographie [...] on mendie la sympathie, la compassion. Mendier, c'est se mettre en avant ⁷⁷.*

Seriez-vous alors d'accord pour dire qu'au bout du compte, en nous montrant sous notre plus mauvais jour dans ce que l'on écrit, nous cherchons à obtenir de la sympathie non pas du lecteur, mais de nous-même? Peut-être que ce lecteur, ce « quelqu'un » à qui l'on s'adresse, ne serait-il finalement, personne d'autre que nous? L'écriture pourrait-elle alors être une forme de réconciliation avec soi qui passe par le biais d'un destinataire inventé? Écrire mes failles, mes tares, m'a permis de les regarder en face, de prendre du recul fasse à elles. Elles sont là, elles existent, en les couchant sur le papier, elles me sont devenues tangibles, je n'ai eu d'autres choix que de les assumer. Ainsi, je les ai acceptées et inscrites en moi.

Il y a certes quelque chose de thérapeutique dans l'écriture de soi. Puisque « toute écriture est procédure de dégagement ⁷⁸ », le fait d'écrire et de raconter ses malheurs est une manière d'expurger le mal et peut-être aussi un moyen d'accéder à une forme de bien-être. C'est du moins ce qu'avance Michel Leiris :

[La] recherche d'une plénitude vitale, qui ne saurait s'obtenir avant une *catharsis*, une liquidation, dont l'activité littéraire – et particulièrement la

⁷⁶ Colette TROUT HALL, *op. cit.*, p. 87.

⁷⁷ Violette LEDUC, citée par Carlo JANSITI, *op. cit.*, p. 321.

⁷⁸ Bernard CADOUX, *Écritures de la psychose. Folie d'écrire et atelier d'écriture*, Sainte-Colombe-sur-Gand, La rumeur libre, 2013, p. 266.

littérature dite « de confessions » – apparaît l'un des plus commodes instruments⁷⁹.

Écrire est un mouvement qui va de l'intérieur vers le dehors, c'est une manière de sortir de soi un contenu souffrant pour qu'il devienne extérieur, un peu comme un objet que je peux contempler et aussi sur lequel je peux m'appuyer pour cheminer.

- *Je me suis tout de même un peu autopsychanalysée. Je souffre moins. [...] Je pense à ce que j'ai écrit et surtout à ce que j'ai souffert, à ce que j'ai essayé de traduire dans mes livres et j'ai tout de même fait un grand pas*⁸⁰.

Pour ma part, je ne suis pas en mesure de constater à quel point l'écriture m'a transformé... La rédaction de ma création étant à peine terminée, il me faudra sans doute encore un peu de recul pour pleinement en mesurer l'impact sur ma vie. Vous avez toute une œuvre autobiographique derrière vous, Violette, moi, je n'ai que soixante-quinze pages d'écrites, est-ce suffisant pour accéder à la plénitude? Combien de pages à caractère autobiographique devrais-je encore écrire? Quoiqu'il en soit, j'étais habité par la certitude qu'il me fallait à tout prix écrire mon enfance avant d'entrevoir d'autres avenues d'écriture, c'était comme un passage obligé. J'avais ce besoin presque viscéral de raconter les blessures qui m'ont façonné. Écrire le fait qu'à dix ans, je sentais que je n'avais pas le droit d'exister. J'ai passé une partie de mon enfance dans la réclusion. Le silence a été le refuge de toute mon adolescence. J'ai grandi dans la solitude. De la cinquième année du primaire à la cinquième année du secondaire, j'ai été la cible d'une armée d'élèves qui voulait ma tête. Ce fut sans doute les sept années les plus intenses que j'aurai eu à traverser de toute ma vie... C'est aussi sur ces sept années-là que je me suis construit. À l'époque, je vivais une crise et il m'était impossible d'en parler. La honte me réduisait au silence. Je n'osais pas chercher

⁷⁹ Michel LEIRIS, « De la littérature considérée comme une tauromachie » dans *L'âge d'homme*, Paris, Gallimard « Folio », 1939, p. 10.

⁸⁰ Violette LEDUC, citée par Carlo JANSITI, *op. cit.*, p. 320.

secours auprès de mes parents de peur de les décevoir et les professeurs ne me semblaient pas posséder les compétences pour gérer ce genre de situation – d’autant plus que certains d’entre eux m’intimidaient au même titre que mes jeunes tortionnaires. Quant à ces derniers, leur répliquer était impensable; je risquais des représailles mille fois pires que ce qu’ils me faisaient déjà endurer. On a étouffé mes cris. La classe était pour moi une salle de torture où il me fallait à tout prix passer inaperçu. Mes seules armes furent donc le mutisme et l’invisibilité. « Mais où passe la terreur? Où se loge l’oubli? Où se crient les cris, où se pleurent les pleurs? Où se déchaînent les crises, se déclenchent les scènes? À l’intérieur. Dedans. Comme dans notre corps, les viscères, le sang. Ne pas surgir »⁸¹, écrit Viviane Forester dans son essai *La violence du calme*. La violence nous accule dans un coin et nous ordonne de nous taire. Tout stagne dans le corps. Tout se comprime dans notre être. Pas d’exutoire possible. Je me suis cloîtré. Je me suis exclu. Exclu des autres, exclu de moi-même, dans le silence de ma solitude... Comme l’affirme Lise Poirier-Courbet : « Le silence conduit aussi à l’intériorisation de la souffrance. Parler est donc nécessaire et, lorsque les paroles justes sont prononcées, elles ont un effet réparateur fondamental⁸². » Par l’écriture, j’ai voulu briser mon silence. J’ai eu envie de donner la parole à l’enfant que j’ai été. Je voulais lui laisser la chance de s’exprimer, de crier sa rage et sa douleur comme il aurait dû le faire à l’époque. De telle manière, j’espérais me libérer d’un fardeau devenu bien lourd avec les années.

Écrire mon enfance m’a aussi permis indirectement de m’adresser à mes bourreaux. De leur montrer mes stigmates. Je n’attends rien en retour, ni explications, ni excuses – puisque, de toute manière, je doute fortement que leurs yeux ne se posent un jour sur mes écrits... Mais je ne peux m’empêcher de fantasmer que mes tortionnaires me lisent, qu’ils se reconnaissent et qu’ils sachent. Parmi toutes les émotions qui m’habitent, j’ai

⁸¹ Viviane FORRESTER, *La violence du calme*, Paris : Seuil « Fiction & cie », 1980, p. 9.

⁸² Lise POIRIER-COURBET « Au-delà de la dialectique des silences, se reconstruire après un viol » dans Christine DELORY-MOMBERGER et Christophe NIEWIADOMSKY (Dir.), *Vivre/survivre. Récits de résistance*, op. cit., p. 85.

choisi de chevaucher la colère pour parler d'eux. Cette colère, qui a longtemps été contenue par le passé, a pu enfin trouver sa voix dans ma création. Comme l'écrit Hélène Cixous, grâce à l'écriture, la colère peut enfin « vomir [ses] laves et proférer [ses] insultes. C'est [elle] qui cause. C'est [elle] qui ose. [Elle est] le chef furieux de la littérature ⁸³. » En permettant ainsi à la colère de s'exprimer, j'ai inversé les rôles : c'est moi qui à présent pointe mes tortionnaires du doigt. Et j'espère faire en sorte que la honte change de camp. Écrire m'a permis de me réapproprier mon histoire, d'avoir une emprise sur ces moments de mon enfance où je n'avais aucun libre arbitre. Je crois que ce fut aussi le cas pour vous, Violette : l'écriture vous a donné « le pouvoir de recréer le monde à votre guise, et de [vous] affirmer par rapport à lui. [Écrire a été pour vous] une manière de “légitimiser” la bâtarde et de lui faire prendre une revanche sur le sort ⁸⁴. » N'êtes-vous pas d'accord? Coucher nos malheurs sur le papier nous a permis d'une part de nous en libérer, mais aussi de les remodeler, de les façonner et de les dominer dans le but d'atteindre un certain apaisement.

- *On ne met pas ses malheurs dans un livre, on s'en inspire, après on les retrouve. [...] On sauve l'artiste mais non pas l'homme ⁸⁵.*

Vos propos me font penser à ceux de Simon Harel lorsqu'il affirme : « l'écriture réparatrice n'existe pas, [elle] désigne tout au plus un fantasme d'autoengendrement dont la puissance offre matière au “tressage” autobiographique ⁸⁶ ». Certes, écrire ne guérit pas, mettre en mots nos malheurs ne les efface pas. L'écriture n'annule pas la souffrance, elle n'empêche pas le passé d'être ce qu'il a été, mais je persiste à croire que l'écriture de soi entre dans un processus pouvant mener à une certaine forme de

⁸³ Hélène CIXOUS, *op. cit.*, p. 40.

⁸⁴ Colette TROUT HALL, *op. cit.*, p. 150.

⁸⁵ Violette LEDUC, citée par Carlo JANSITI, *op. cit.*, p. 108.

⁸⁶ Simon HAREL, *L'écriture réparatrice. Le défaut autobiographique (Leiris, Crevel, Artaud)*, Montréal, XYZ « Théorie et littérature », 1994, p. 9.

réparation, ou à tout le moins, d'apaisement. Et cet apaisement passe, entre autres, par une esthétisation de la souffrance.

Qu'en pensez-vous, Violette? Des critiques ont mentionné que vos écrits vous ont permis de transformer votre bâtardise, votre laideur, votre douleur et votre folie en œuvre d'art, dans le but de réhabiliter votre propre vie ⁸⁷. De ce fait, ils vous ont rapproché des « poètes maudits » par votre capacité à transformer « l'abject et [le] mal en beauté ⁸⁸ ». Je pense à Baudelaire, qui a écrit un poème en utilisant comme matériau la vision d'une charogne. Si mes souffrances m'ont été pénibles, elles m'ont tout de même énormément servi dans mon processus créateur puisqu'elles ont été à la fois matériaux et moteur d'écriture. Qui plus est, de les écrire a été pour moi source de plaisir et de satisfaction. Une fois esthétisés, mes malheurs me semblent moins noirs, moins lourds et plus agréables à regarder. Comme l'affirme Michel Leiris dans la préface à *L'âge d'homme* :

Pour qu'il y eut *catharsis* et que ma délivrance définitive s'opérât, il était nécessaire que cette autobiographie prît une certaine forme, capable de m'exalter moi-même et d'être entendue par les autres, autant qu'il serait possible. Je comptais pour cela sur un soin rigoureux apporté à l'écriture⁸⁹.

Une grande partie de mon plaisir d'écrire vient de là : jouer avec les mots, faire image... Tenter de dire les choses autrement... À ce propos, vous avez été pour moi, Violette, une grande source d'inspiration : vous avez réussi à ennoblir l'abject, à magnifier vos côtés obscurs en inventant une langue « fragmentaire, dense d'éclats poétiques, d'analogies et de raccourcis inattendus, de phrases qui s'enchaînent par éclats et miroitent grâce à un vocabulaire extrêmement nuancé et à une prose riche en

⁸⁷ Colette TROUT HALL, *op.cit.*, p. 150-151.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 18.

⁸⁹ Michel LEIRIS, *op. cit.*, p. 12.

assonances ⁹⁰ ». Comme vous, Violette, je m'efforce de travailler mon écriture et je m'acharne à toujours vouloir trouver le mot juste...

- *Chercher le mot juste, c'est se concentrer, c'est aussi s'égarer dans les labyrinthes de l'impuissance* ⁹¹.

Bien sûr, ce travail peut parfois être source de frustrations lorsque les mots nous manquent ou que ceux que l'on couche sur le papier ne nous sont pas satisfaisants... Mais pour moi, tout cela est un bien agréable défi. Loin de moi l'idée de vous pasticher – je n'oserais jamais, d'ailleurs, je ne me sens même pas la légitimité de m'adresser à vous en ce moment –, j'espère tout de même un jour réussir à maîtriser l'art d'écrire aussi bien que vous...

⁹⁰ Carlo JANSITI, *op. cit.*, p. 183.

⁹¹ Violette LEDUC, *La folie en tête, op. cit.*, p. 162-163.

ÉPILOGUE



Maison de Violette Leduc, Faucon, France. Photographie prise par Yan Villeneuve, été 2016.

J'ai posé mes mains sur le mur de la maison de Violette Leduc. Ce fut ma façon de lui dire au revoir, un peu comme une étreinte lorsque l'on quitte une bonne amie. Je me sentais un peu triste, ne sachant pas si l'occasion de revenir à Faucon se représenterait à moi un jour. Après avoir fait quelques pas, je me suis retourné pour prendre une dernière photographie de la maison. Je ne voulais rien oublier de cette journée et de

cette rencontre... Puis, tranquillement, nous avons regagné la voiture. Je profitais de mes derniers instants à Faucon. Je me souviens du vent chaud, du soleil, du chant des cigales. Je me rappelle avoir remercié Paulo de m'y avoir emmené. La voiture s'est engagée et nous avons quitté le village. Par la lunette arrière, je regardais Faucon décroître sur l'horizon, je lui faisais mes adieux.

- « *Village de Faucon, je m'enroule à toi. Seules les hyènes pourraient m'enlever à toi. Tes arbres sont mes navires. Tes collines, tes vallées, mes glorieuses si tu veux de moi. J'étais terne, je me lave dans ton ciel. Faucon, ta sévérité m'enchante* ⁹².

Sur le trajet du retour, j'étais pensif. *Demain, je prends l'avion pour Montréal. À pareille heure, je serais bien loin de tout ça, de la France, de Faucon, de Paulo.* Il en faut peu pour que la nostalgie s'immisce en moi et m'accapare complètement. Une étincelle suffit et ma tête s'embrace. Elle me plait bien, la nostalgie. C'est un sentiment puissant qui apporte beaucoup d'eau au moulin de la création. Elle me force à tout vouloir conserver intact. Par l'écriture, je peux fixer les moments perdus dans leur intensité et les inscrire à jamais dans mon souvenir.

Je refuse que les souvenirs meurent et par l'écriture, je m'évertue à combattre cette loi.

Quelque part au-dessus de l'Atlantique, j'ai repassé mon voyage en revue. Malgré la beauté de Sète et la tombe de Valéry, malgré Montpellier, malgré le sud de la France, le soleil et la plage, malgré le *nightlife* endiablé de Barcelone et la chaleur de Sitges, la visite de Faucon a été le moment culminant de mon séjour en France. Cette brève

⁹² Violette LEDUC, *La chasse à l'amour, op. cit.*, p. 411.

rencontre avec Violette Leduc m'avait fortement nourri. Ainsi, j'ai écrit les derniers fragments de ma création dans l'avion, entre Toulouse et Montréal. Pour une rare fois, il y a eu peu de ratures et de découragements; l'inspiration était à son comble. J'étais dans l'urgence d'expier, d'inscrire et de fixer quelques vieux souvenirs qui traînaient çà et là dans mon cerveau : mon ex, le bal des finissants, mon père... Ce périple à Faucon a consolidé cette idée que l'écriture est pour moi un besoin, voire une nécessité. Dans les moments les plus sombres de ma vie, elle a toujours été pour moi une planche de salut : tout ne va pas si mal puisque je peux encore écrire... Dans ce court espace-temps fuyant qu'est la vie, l'écriture est pour moi un amarrage rassurant et un exutoire bénéfique.

- « *Écrire ou se taire* ⁹³?

Écrire, Violette, il faut écrire...

⁹³ Violette LEDUC, *La folie en tête*, op. cit., p. 587.

BIBLIOGRAPHIE

Essais et Ouvrages de références

Cadoux, Bernard. *Écritures de la psychose. Folie d'écrire et atelier d'écriture*, Sainte-Colombe-sur-Gand, La rumeur libre, 2013, 282 p.

Chaouat, Bruno. (Dir.). (2007). *Lire, écrire la honte*. Actes du colloque, Cerisy-La-Salle, juin 2003, Lyon : Presses Universitaires de Lyon « Passage », 419 p.

Cixous, Hélène. *Ayaï! Le cri de la littérature*, Paris : Galilée, 2013, 92 p.

Delaume, Chloé. dans *La règle du Je*, Paris, PUF « Travaux pratiques », 2010, 95 p.

Duras Marguerite. *Écrire*, Paris : Gallimard « Folio », 1993, 124 p.

Delory-Momberger, Christine. et Niewiadomsky, Christophe. (Dir.), *Vivre/survivre. Récits de résistance*, Paris, Téraèdre « [Auto]biographie Éducation », 2009, 195 p.

Forrester, Viviane. *La violence du calme*, Paris : Seuil « Fiction & cie », 1980, 215 p.

Freud, Sigmund. *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1961, 441 p.

_____. *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France « Bibliothèque de psychanalyse », 1973, 306 p.

_____. *Sur le rêve*, Paris, Gallimard « Folio Essais », 1988, 142 p.

Harel, Simon. *L'écriture réparatrice. Le défaut autobiographique (Leiris, Crevel, Artaud)*, Montréal, XYZ « Théorie et littérature », 1994, 231 p.

Jansiti, Carlo. *Violette Leduc*, Paris, Grasset « Biographie », 1999, 305 p.

Miroux Jean-Philippe. *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, Paris, Nathan « Lettres 128 », 1996, 127 p.

Pirandello, Luigi. *Écrits sur le théâtre et la littérature*, Paris, Gallimard « Folio Essais », 1968, 189 p.

Trout Hall, Colette. *Violette Leduc la mal aimée*, Amsterdam : Rodopi, 1999, 156 p.

Winterson, Jeannette. *Pourquoi être heureux quand on peut être normal?*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2012, 271 p.

Œuvres

Cardinal, Marie. *Les mots pour le dire*, Paris, Grasset « Livre de poche », 1975, 279 p.

De Beauvoir, Simone. *Tout compte fait*, Paris : Gallimard « Folio », 1972, 633 p.

Leduc, Violette. *Trésors à prendre*, Paris, Gallimard « Folio », 1960, 300 p.

_____. *La Bâtarde*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 1964, 488 p.

_____. *La folie en tête*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 1970, 586 p.

_____. *La chasse à l'amour*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 1973, 439 p.

_____. *Correspondance 1945-1972*, Paris : Gallimard « Les cahiers de la NRF », 2007, 500 p.

Leiris, Michel. *L'âge d'homme*, Paris, Gallimard « Folio », 1939, 213 p.

Rousseau, Jean-Jacques. *Les Confessions (Livres I à VI)*, Paris, Livre de poche « Classique », 1972, 410 p.

Document numérique

Ina.fr (1970, 12 janvier). *Littérature – Brève rencontre avec Violette Leduc*. [Vidéo]. Récupéré de <https://www.ina.fr/video/CPF10005791>.